
Perrin

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, nº. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

POMPÉE,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

L'ÉMINENTISSIME

CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

Je présente le grand Pompée à votre Éminence, c'est-à-dire, le plus grand personnage de l'ancienne Rome, au plus illustre de la nouvelle. Je mets sous la protection du premier Ministre de notre jeune Roi, un Héros qui, dans sa bonne fortune, fut le

protecteur de beaucoup de Rois, et qui dans sa mauvaise eut encore des Rois pour ses Ministres. Il espere de la générosité de votre Éminence, qu'elle ne dédaignera pas de lui conserver cette seconde vie que j'ai tâché de lui redonner, et que lui rendant cette justice qu'elle fait rendre par-tout le Royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaise politique de la Cour d'Egypte. Il l'espere, et avec raison, puisque dans le peu de séjour qu'il a fait en France, il a déja su de la voix publique, que les maximes dont vous vous servez pour la conduite de cet Etat ne sont point fondées sur d'autres principes que sur ceux de la vertu. Il a su d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choisie pour votre seconde mere, qui vous est d'autant plus redevable, que les grands services que vous lui rendez sont de purs effets de votre inclination et de votre zele, et non pas des devoirs de votre naissance : il a su d'elle que Rome s'est acquittée envers notre jeune Monarque de ce qu'elle

devoit à ses prédécesseurs par le présent qu'elle lui a fait de votre personne. Il a su d'elle enfin que la solidité de votre prudence, et la netteté de vos lumieres enfantent des conseils si avantageux pour le Gouvernement, qu'il semble que ce soit à vous à qui, par un esprit de prophétie, notre Virgile ait adressé ce vers il y a plus de seize siecles.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que ce grand homme a appris en apprenant à parler François.

Pauca, sed à pleno venientia pectore veri.

Et comme la gloire de votre Éminence est assez assurée sur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la foiblesse de mes pensées, ni la rudesse de mes expressions, qui pourroient diminuer quelque chose de son éclat, et je n'ajouterai rien aux célebres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour les hautes qualités

qui vous les ont acquis, avec une protestation très-sincere et très-inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidele serviteur,
CORNEILLE.

A SON ÉMINENCE.

REMERCIMENT.

Non, tu n'es point ingrate, ô maîtresse du monde !
Qui de ce grand pouvoir sur la terre et sur l'onde,
Malgré l'effort des tems, retiens sur nos autels
Le souverain empire, et des droits immortels.
Si de tes vieux Héros j'aime encor la mémoire,
Tu releves mon nom sur l'aile de leur gloire,
Et ton noble génie en mes vers mal tracé,
Par ton nouveau Héros m'en a récompensé.
C'est toi, grand Cardinal, homme au-dessus de l'homme,
Rare don qu'à la France ont fait le Ciel et Rome,
C'est toi, dis-je, ô Héros ! ô cœur vraiment Romain !
Dont Rome en ma faveur vient d'emprunter la main.
Mon bonheur n'a point eu de douteuse apparence,
Tes dons ont devancé même mon espérance,
Et ton cœur généreux m'a surpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté seulement un souhait.
La grace s'affoiblit quand il faut qu'on l'attende ;
Tel pense l'acheter alors qu'il la demande,
Et c'est je ne sais quoi d'abaissement secret,
Où quiconque a du cœur ne consent qu'à regret.
C'est un terme honteux que celui de priere ;
Tu me l'as épargné, tu m'as fait grace entiere ;
Ainsi l'honneur se mêle au bien que je reçois,

Qui donne comme toi, donne plus d'une fois.
Son don marque une estime et plus pure et plus pleine :
Il attache les cœurs d'une plus forte chaîne ;
Et, prenant nouveau prix de la main qui le fait ;
Sa façon de bien faire est un second bienfait.

Ainsi le grand Auguste autrefois dans ta ville,
Aimoit à prévenir l'attente de Virgile,
Lui que j'ai fait revivre, et qui revit en toi,
En usoit envers lui comme tu fais vers moi.

Certes, dans la chaleur que le ciel nous inspire,
Nos vers disent souvent plus qu'ils ne pensent dire ;
Et ce feu qui sans nous pousse les plus heureux,
Ne nous explique pas tout ce qu'il fait par eux.
Quand j'ai peint un Horace, un Auguste, un Pompée,
Assez heureusement ma muse s'est trompée,
Puisque, sans le savoir, avecque leur portrait,
Elle tiroit du tien un admirable trait.
Leurs plus hautes vertus qu'étale mon ouvrage,
N'y font que prendre un rang pour former ton image,
Quand j'aurai peint encor tous ces vieux conquérans,
Les Scipions vainqueurs, et les Catons mourans,
Les Pauls, les Fabiens, alors de tous ensemble
On en verra sortir un tout qui te ressemble,
Et l'on rassemblera de leurs pompeux débris
Ton ame et ton courage épars dans mes écrits.

Souffre donc que pour guide au travail qui me reste,
J'ajoute ton exemple à cette ardeur céleste,
Et que de tes vertus le portrait sans égal,
S'acheve de ma main sur son original ;
Quand j'étudie en toi ces sentimens illustres

Qu'a conservé ton sang à travers tant de lustres,
Et que le ciel propice, et les destins amis,
De tes fameux Romains en ton ame ont transmis.
Alors de tes couleurs peignant leurs aventures,
J'en porterai si haut les brillantes peintures,
Que ta Rome elle-même admirant mes travaux,
N'en reconnoîtra plus les vieux originaux,
Et se plaindra de moi de voir sur eux gravées
Les vertus qu'à toi seul elle avoit réservées,
Cependant qu'à l'éclat de tes propres clartés
Tu te reconnoîtras sous des noms empruntés.
Mais ne te lasse point d'illuminer mon ame,
Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme;
Et, de ces grands soucis que tu prends pour mon Roi,
Daigne encor quelquefois descendre jusqu'à moi.
Délasse en mes écrits ta noble inquiétude;
Et, tandis que sur elle appliquant mon étude
J'emploierai pour te plaire et pour te divertir
Les talens que le ciel m'a voulu départir,
Reçois avec les vœux de mon obéissance
Ces vers précipités par ma reconnoissance.
L'impatient transport de mon ressentiment
N'a pu pour les polir m'accorder un moment.
S'ils ont moins de douceur, ils en ont plus de zele;
Leur rudesse est le sceau d'une ardeur plus fidele;
Et ta bonté verra dans leur témérité,
Avec moins d'ornement plus de sincérité.

tâché de suivre ce grand homme dans le reste, et de prendre son caractere, quand son exemple m'a manqué; si je suis demeuré bien loin derriere, tu en jugeras. Cependant j'ai cru ne te déplaire pas de te donner ici trois passages qui ne viennent pas mal à mon sujet. Le premier est une Épitaphe de Pompée, prononcé par Caton dans Lucain. Les deux autres sont deux peintures de Pompée et de César, tirées de Velléïus Paterculus. Je les laisse en Latin, de peur que ma traduction n'ôte trop de leur grace et de leur force. Les Dames se les feront expliquer.

EPITAPHIUM
POMPEII MAGNI.
Cato apud Lucanum, libro 9.

Civis obit (*inquit*) multò majoribus impar
Nosse modum juris, sed in hoc tamen utilis ævo :
Cui non ulla fuit justi reverentia, salvâ
Libertate potens et solus, plebe paratâ,
Privatus servire sibi; rectorque Senatûs,
Sed regnantis erat : nil belli jure poposcit;
Quæque dari voluit, voluit sibi posse negari.
Immodicas possedit opes; sed plura retentis
Intulit : invasit ferrum, sed ponere nôrat:
Prætulit arma togæ, sed pacem armatus amavit:
Juvit sumpta ducem, juvit dimissa potestas;
Casta domus, luxuque carens, corruptaque nunquàm
Fortunâ Domini; clarum et venerabile nomen
Gentibus, et multùm nostræ quod proderat urbi.
Olim vera fides, Syllâ Marioque receptis,
Libertatis obit : Pompeio rebus adempto,
Nunc et ficta perit : non jam regnare pudebit,
Nec color Imperii, nec frons erit ulla Senatûs.
O felix, cui summa dies fuit obvia victo,
Et cui quærendos Pharium scelus obtulit enses!
Forsitan in soceri potuisset vivere regno.

Scire

Scire mori, sors prima viris, sed proxima cogi.
Et mihi, si fatis aliena in jura venimus,
Da talem, Fortuna, Jubam : non deprecor hosti
Servari, dùm me servet cervice recisâ.

ICON POMPEII MAGNI.

Velleïus Paterculus. lib. 2.

FUIT hic genitus matre Luciliâ, stirpis Senatoriæ, formâ excellens, non eâ quâ flos commendatur ætatis, sed quæ ex dignitate constantiâque in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus ad ultimum vitæ comitata est diem : innocentiâ eximius, sanctitate præcipuus, eloquentiâ medius ; potentiæ quæ honoris causâ ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus : dux bello peritissimus : civis in togâ (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus, amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconciliandâ gratiâ fidelissimus, in accipiendâ satisfactione facillimus, potentiâ suâ nunquàm aut raró ad impotentiam usus, penè omnium votorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate liberâ dominâque gentium, indignari, cùm omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere.

ICON C. CÆSARIS.

Idem, Ibidem.

Hic nobilissimâ Juliorum genitus familiâ, et, quod inter omnes antiquissimos constabat, ab Anchise ac Venere ducens genus, formâ omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentiâ effusissimus, animo super humanam et naturam et fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum. Magno illi Alexandro, sed sobrio, neque iracundo, simillimus: qui denique semper et somno et cibo in vitam, non in voluptatem uteretur.

SUJET DE POMPÉE.

VAINCU par Jules-César, à Pharsale, où ils combattoient pour décider du sort de la République Romaine, le grand Pompée quitte la Thessalie, et va se réfugier en Egypte, auprès du jeune Roi Ptolomée-Denys, qui, régnant en commun avec sa sœur Cléopâtre, lui doit le trône sur lequel il les a placés, après la mort et selon l'intention de leur pere. Le foible et ingrat Ptolomée, abandonné aux lâches conseils de Photin, son Gouverneur, d'Achillas, Lieutenant-Général de ses armées, et de Septime, Tribun Romain, mais à sa solde, croyant se rendre agréable à César, fait assassiner Pompée au port d'Alexandrie. Cependant, César vient aussi en Egypte, moins à la poursuite de Pompée, que pour y voir Cléopâtre, de laquelle il est amoureux, depuis long-tems, l'ayant vue très-

jeune à Rome, où elle étoit allée solliciter des secours contre les ennemis de son pere. Ptolomée présente à César la tête de Pompée, et son épouse Cornélie prisonniere. Indigné de cette perfidie, le vainqueur de Pharsale en témoigne son ressentiment, veut qu'on rende les derniers honneurs à son illustre rival, et donne la liberté à la fille de Scipion, sa veuve. Les Conseillers de Ptolomée l'engagent à se défaire de César, comme il s'est défait de Pompée. Ce nouveau complot est découvert et révélé à César, par Cornélie même, que l'on croyoit devoir desirer la mort du vainqueur de son époux; mais qui ne la veut que dans les champs de l'honneur, par les coups des fils et des neveux de Pompée, et non par une trahison. César fait punir le traître Photin. Septime se tue lui-même, de désespoir, après avoir essuyé les reproches du vainqueur de Pompée. Ptolomée et Achillas se mettent à la tête des Egyptiens, et sont bientôt vaincus par César, Antoine, Lépide et les Romains, qui les ont accompagnés. Achillas meurt dans le combat, Ptolomée et un gros des siens gagnent le port : ils se jettent dans une barque,

que le poids de leur trop grand nombre fait engloutir. César, vainqueur encore une fois, ne veut plus s'occuper que de son amour pour Cléopâtre, et du soin d'apaiser les mânes de Pompée, dont les cendres sont apportées par son affranchi Philippe, et remises entre les mains de la malheureuse Cornélie.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR POMPÉE.

« LE caractere de la Poésie du style a toujours décidé du bon, ou du mauvais succès des Poëmes Dramatiques, même de ceux qui, par leur étendue, semblent dépendre le plus de l'économie du plan, de la distribution de l'action, et de la décence des mœurs. (Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture, par l'Abbé Du Bos, tome premier, section trente-troisieme, page 285 et suivantes.) Nous avons deux Tragédies du grand Corneille, dont la conduite et la plupart des caracteres sont très-défectueux, le Cid et la Mort de Pompée. On pourroit même disputer à cette derniere le titre de Tragédie. Cependant le Public, enchanté par la Poésie du style de ces Ouvrages, ne se lasse point de les admirer, et il les place fort au-dessus de plusieurs autres dont les mœurs

sont meilleures, et dont le plan est régulier. Tous les raisonnemens des Critiques ne le persuaderont jamais qu'il ait tort de prendre pour des Ouvrages excellens deux Tragédies, qui, depuis quatre vingts ans, font toujours pleurer les Spectateurs. (Il y en a plus de soixante que l'Abbé Du Bos écrivoit cela, et l'on pense encore de même). Mais, comme le dit l'Auteur de la Tragédie Angloise de Caton (Addisson) : *Les vers des Poëtes Anglois sont souvent harmonieux et pompeux avec un sens trivial ou qui ne consiste qu'en un jeu de mots, lequel ne fait point d'image, au lieu que dans les Tragédi s des Anciens, ainsi que dans celles de Corneille et de Racine, le vers présente toujours quelque chose à l'imagination. Leur Poésie est encore plus belle par les images que par l'harmonie. Le sens des mots enrichit leur phrase encore plus que le choix et l'assemblage mélodieux des sons qui la composent.* La Pucelle de Chapelain, et le Clovis de Desmarets, sont deux Poëmes épiques dont la constitution et les mœurs valent mieux, sans comparaison, que celles des deux Tragédies dont j'ai parlé. D'ailleurs leurs incidens, qui font la plus belle partie de notre

Histoire, doivent attacher davantage la Nation Françoise, que des événemens arrivés depuis long-tems dans l'Espagne et dans l'Egypte. Chacun sait le succès de ces Poëmes épiques, qu'on ne sauroit imputer qu'au défaut de la Poésie du style.... »

« Il est certain, dit Parfaict, (Histoire du Théatre François, tome sixieme, page 163 et suivantes) examinant ce passage de l'Abbé Du Bos, par rapport à Pompée, que la beauté des vers qui, sans contredit, sont les plus élevés et les plus pompeux que Corneille ait jamais faits, jointe à la richesse des images et des pensées, a pu éblouir les Spectateurs sur les irrégularités du Poëme; mais pourroit-on dire qu'en cela seul consiste tout son mérite, et n'être pas frappé des caracteres de Cléopâtre, de César et de Cornélie, aussi sublimes et aussi bien soutenus qu'aucuns que cet inimitable Auteur ait mis au Théatre.... »

« Le principal mérite de cette Tragédie est d'intéresser pour un Héros qui ne paroît point. (Dictionnaire Dramatique, tome second, pag. 458 et 459.) La fermeté, la grandeur d'ame

d'une Romaine sont parfaitement exprimées dans le caractere de Cornélie. Elle se peint elle-même par ces vers admirables et neufs dans leur tour :

« Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
» Fille de Scipion, et, pour te dire plus,
» Romaine, mon courage est encore au-dessus. »

« César y paroît toujours grand, toujours digne d'avoir vaincu Pompée. Il est vrai qu'il fait mieux la guerre que l'amour ; mais l'amour auroit encore mieux fait de ne point paroître dans cette Tragédie. »

« L'amour régna toujours sur le Théatre de France dans les Pieces qui précéderent celles de Corneille et dans les siennes. (Voltaire, Commentaires sur Pompée) Mais, si vous en exceptez les scenes de *Chimene*, il ne fut jamais traité comme il doit l'être. Ce ne fut point une passion violenté, suivie de crimes et de remords : il ne déchira point le cœur, il n'arracha point de larmes. Ce ne fut gueres que dans le cinquieme acte d'*Andromaque* et dans le rôle de *Phedre*, que Racine apprit à l'Europe comment

cette terrible passion, la plus théatrale de toutes, doit être traitée. On ne connut long tems que de fades conversations amoureuses, et jamais les fureurs de l'amour.... Pardonnons à Corneille de ne s'être pas toujours élevé au-dessus de son siecle. Imputons à nos Romans ces défauts du Théatre, et plaignons le plus beau génie qu'eut la France d'avoir été asservi aux plus ridicules usages.

« Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
» L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie;
» Et, sous des noms Romains faisant notre portrait,
» Peindre Caton galant et *César* dameret,

a dit Boileau, dans le troisieme Chant de son *Art Poëtique.* Voltaire, voulant faire l'application de ces vers à la Tragédie de Pompée, a seulement substitué le nom de *César* à celui de *Brutus*, qu'il y a dans Boileau.

« Que la générosité de Cornélie éleve l'ame, lorsqu'elle vient avertir César du danger qui le menace à la Cour de Ptolomée! Ce n'est point de la terreur et de la pitié; mais c'est de l'admiration. Corneille est le premier de tous les Tragiques du monde qui ait excité ce sentiment, et

qui en ait fait la base de la Tragédie. Quand l'admiration se joint à la pitié et à la terreur, l'Art est poussé alors au plus haut point où l'esprit puisse atteindre. L'admiration seule passe trop vîte. Boileau dit :

« Inventez des ressorts qui puissent m'attacher. »

Que ceux qui travaillent pour la scene tragique aient toujours ce précepte gravé dans leur mémoire. » *Ibidem.*

« Plusieurs Critiques prétendent que Cornélie ne doit point montrer tant de *soif de la ruine* de César qui vient de venger son époux ; qu'elle retourne ce sentiment en trop de manieres ; que la grandeur vraie, ou apparente de ce sentiment est affoiblie par trop de déclamation et par trop de sentences.... Je crois qu'il est important de remarquer que si Cornélie s'étoit réduite, dans une pareille scene, à parler seulement avec la bienséance de sa situation ; c'est-à-dire, à ne pas trop menacer un homme tel que César, à ne se pas mettre au-dessus de lui ; en un mot, si elle n'eut dit que ce qu'elle devoit dire, la scene eût été un peu froide. Il faut peut-être

peut-être dans ces occasions aller un peu au-delà de la vérité. Une critique très juste, c'est que tous ces discours de vengeance sont inutiles à la Piece. » *Ibidem.*

« On a remarqué que toutes les tirades de Cornélie dans lesquelles la hauteur est poussée au-delà des bornes, faisoient toujours moins d'effet à la Cour qu'à la Ville. C'est peut-être qu'à la Cour on avoit plus de connoissance et plus d'usage de la maniere dont les personnes du premier rang s'expriment ; et que dans le parterre on aime les bravades, on se plaît à voir la puissance abaissée par la grandeur d'ame. On croit que la veuve de Pompée devoit parler comme Brutus et Caton, et les grands sentimens de Cornélie font oublier combien les menaces d'une femme sont peu de chose aux yeux de César. » *Ibidem.*

« Pompée n'est point une véritable Tragédie ; c'est une tentative que fit Corneille, pour mettre sur la scene des morceaux excellens qui ne faisoient point un tout ; c'est un Ouvrage d'un genre unique, qu'il ne faudroit pas imiter, et que son génie, animé par la grandeur Ro-

maine, pouvoit seul faire réussir. Telle est la force de ce génie, que cette Piece l'emporte encore sur mille Pieces régulieres que leur froideur a fait oublier. Trente beaux vers de Corneille valent beaucoup mieux qu'une Piece médiocre... Il est important de faire ici quelques réflexions sur le style de la Tragédie. On a accusé Corneille de se méprendre un peu à cette pompe des vers, et à cette prédilection qu'il témoigne pour le style de Lucain. Il faut que cette pompe n'aille jamais jusqu'à l'enflure et à l'exagération. On n'estime point dans Lucain :

« *Bella per Emathios plus quam civilia campos.* »

On estime :

« *Nil actum reputans si quid superesset agendum.* »

De même, les connoisseurs ont toujours condamné dans Pompée *les fleuves rendus rapides par le débordement des parricides*, et tout ce qui est dans ce goût ; mais ils ont admiré :

« O Ciel ! que de vertus vous me faites haïr !....
» Restes d'un demi-Dieu, dont à peine je puis
» Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis. »

Voilà le véritable style de la Tragédie : il doit être toujours d'une simplicité noble, qui con-

vient aux personnes du premier rang ; jamais rien d'ampoulé, ni de bas ; jamais d'affectation, ni d'obscurité. La pureté du langage doit être rigoureusement observée ; tous les vers doivent être harmonieux, sans que cette harmonie dérobe rien à la force des sentimens. Il ne faut pas que les vers marchent toujours de deux en deux ; mais que tantôt une pensée soit exprimée en un vers, tantôt en deux ou trois, quelquefois dans un seul hémistiche. On peut étendre une image dans une phrase de cinq ou six vers ; ensuite en renfermer une autre dans un ou deux. Il faut souvent finir un sens par une rime, et commencer un autre sens par la rime correspondante. Ce sont toutes ces regles, très-difficiles à observer, qui donnent aux vers la grace, l'énergie, l'harmonie dont la prose ne peut jamais approcher. C'est ce qui fait qu'on retient par cœur, même malgré soi, les beaux vers. Il y en a beaucoup de cette espece dans les belles Tragédies de Corneille. Le Lecteur judicieux fait aisément la comparaison de ces vers harmonieux, naturels et énergiques, avec ceux qui ont les défauts contraires ; et c'est par cette comparaison

que le goût des jeunes gens pourra se former aisément. Ce goût juste est bien plus rare qu'on ne pense. Peu de personnes savent bien leur langue ; peu distinguent au Théatre l'enflure de la dignité, peu démêlent les convenances. On a applaudi pendant plusieurs années à des pensées fausses et révoltantes. On battoit des mains lorsque Baron prononçoit ce vers :

« Il est, comme à la vie, un terme à la vertu. »

On s'est récrié quelquefois d'admiration à des maximes non moins fausses. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un peuple qui a pour modele de style les Pieces de Racine, ait pu applaudir longtems des Ouvrages où la langue et la raison sont également blessées d'un bout à l'autre. » *Ibidem.*

« La plus ingénieuse critique qui ait été faite de la Tragédie de Pompée, est celle d'une Dame très-spirituelle, qui disoit que cette Piece lui paroissoit belle, et qu'elle n'y trouvoit qu'une chose à reprendre, c'est qu'il y avoit trop de Héros. Elle entendoit par ce mot de Héros des personnages qui attiroient son admiration et sa pitié ; et, ne sachant pour qui prendre parti,

l'émotion qu'elle recevoit pour chacun d'eux n'étoit ni assez distincte, ni assez vive pour l'attacher autant qu'elle l'auroit voulu. » Anecdotes Dramatiques, tome premier, pages 577 et 578.

« La fameuse Ninon de l'Enclos fit un jour une plaisante application d'un vers de cette Tragédie. (Le dernier du troisieme acte, et qu'inspire à Cornélie tout ce que lui vient de dire César, pour tâcher de la consoler de la perte de Pompée.) Le Comte de Choiseul, qui fut depuis Maréchal de France, en 1693, s'étoit mis au rang des amans de Ninon; mais il éprouva que cette aimable fille cherchoit moins à satisfaire sa vanité que son goût. Ce Seigneur étoit rempli de bonnes qualités; mais il n'entendoit point à faire l'amour. Il ne mettoit rien de vif, rien d'animé dans ses sentimens; il ne savoit que soupirer. Ninon, fatiguée de ses poursuites, et cédant à sa vivacité, ne put s'empêcher de lui dire un jour ce que Cornélie dit à César, en le quittant :

« O Ciel! que de vertus vous me faites haïr! »

Ibidem.

Voltaire rapporte aussi cette Anecdote, dans ses Commentaires sur Pompée, en observant que « c'est le privilége des beaux vers d'être cités en toute occasion; ce qui n'arrive jamais à la prose.

Charles Chaulmer fit, en 1633, une Tragédie intitulée, La Mort de Pompée. Il détaille, dans un Argument qui la précede, « Les circonstances de son invention, dont il a enrichi un si noble sujet, pour ne le mettre point au jour, sans les ornemens dus à son mérite. »

Voici l'extrait que Parfaict donne de cette Piece. (Histoire du Théatre François, tome cinquieme, page 441 et suivantes.)

« Après la perte de la bataille de Pharsale, Pompée se réfugie en Egypte, accompagné de Cornélie, sa femme, de Sexte, son fils, et de deux Sénateurs. Il est reçu avec distinction par Parthénie, veuve du dernier Roi, et par Cléopâtre, sa fille, qui devient aussi-tôt amoureuse du fils de Pompée. Elle semble cependant se défier du pouvoir de ses charmes, et, consultant son miroir qu'elle soupçonne de flatterie, elle s'écrie, seule:

« Restes impertinens d'une secrete honte,
» Mon cœur tenoit pour vous; mais l'amour le surmonte.
» . . . .

CHARMION, *sa Suivante, la surprenant dans cette occupation.*

» Quoi! Madame, à telle heure, en ce lieu solitaire?

CLÉOPATRE, *dissimulant.*

» La solitude plaît à qui rien ne peut plaire.

CHARMION.

» Dieux! quel contentement peut-on tirer d'un rien?

CLÉOPATRE.

» A ne rien espérer, je trouve tout mon bien.
» . . . .

CHARMION, *l'entendant dire qu'elle veut mourir.*

» Mourir! Ah! ce visage en promet autre chose.

CLÉOPATRE.

» Mais lis sur ce visage et ma mort et sa cause.

CHARMION.

» Qui vit jamais la mort peinte en telle couleur?

CLÉOPATRE.

» Comme dedans la glace on meurt dans la chaleur.

CHARMION.

» Le moyen d'amortir le feu qui vous dévore?

CLÉOPATRE.

» Allume-le plutôt; c'est un feu que j'adore.

CHARMION.

» Je l'entends, à peu près. . . . . . . &c. »

« Elle promet de s'employer. Sexte est tenté de faire une infidélité à Léonie, sa premiere maîtresse. Cette derniere, qui s'est travestie en Cavalier, conduite par sa jalousie, vient trouver son amant et lui fait mettre l'épée à la main. Cléopâtre interrompt un si brusque entretien; mais, ne pouvant rien gagner sur le cœur de Sexte, qui se pique de constance, elle cesse de s'opposer à la perte de Pompée que l'on a projettée, et elle ordonne à Théodote, Ministre de Ptolomée, d'y concourir. Pendant ce tems-là, Pompée, agité par un songe affreux, vient le raconter à sa femme, qui acheve de l'effrayer par le récit d'un semblable qu'elle a eu. Le Conseil d'Egypte s'assemble. Ptolomée s'y rend. Photin, son Gouverneur, fait le personnage généreux, et voudroit que l'on accueillît Pompée. Le Lieutenant Achillas représente le danger où l'on s'expose en lui accordant une retraite, et Théodote soutient que le plus sur moyen d'é-

viter l'indignation de César est de lui porter la tête de son ennemi. Ptolomée s'arrête à ce dernier avis, en disant :

« Il faut qu'il meure.

PARTHÉNIE *s'écrie :*

Ah ! Dieux !

PTOLOMÉE.

Les Dieux l'ont arrêté :
» Mon Conseil l'a conclu, le sort en est jetté....
» Va donc, brave Achillas, et que ton bras apprête
» A notre grand César un présent de sa tête. »

« On exécute ce qui vient d'être résolu. Cornélie partage avec les Spectateurs le déplaisir de voir trancher la tête de Pompée, et la Tragédie finit par les regrets de cette veuve et ceux de son fils. »

« On peut juger par cette analyse de l'irrégularité de ce Poëme pour la conduite, ajoute Parfaict. La versification en est aussi basse que le caractere des personnages. Si l'on y trouve quelques endroits un peu moins foibles, il ne faut les attribuer qu'à Lucain, et non au Traducteur qui semble avoir fait tout son possible pour défigurer les beautés de son original. »

Garnier avoit fait une Tragédie de Cornélie, avec des chœurs, et qu'il dédia à M. de Rambouillet, en 1574. Le sujet étoit aussi la Mort de Pompée, ou plutôt les regrets de sa veuve.

« Il seroit bien difficile de suivre cette Tragédie dans le détail de ses scenes, dit le Duc de La Valliere. (Bibliotheque du Théatre François, tome premier, pages 192 et 193.) C'est une déclamation perpétuelle de différens personnages, sans action. Cornélie, fille de Scipion et femme de Pompée, ne cesse de se lamenter sur la mort de son époux. Elle espere que son pere la vengera de César; mais elle apprend sa défaite et sa mort. Au lieu de se tuer, elle prend le parti de vivre pour recueillir les cendres de Scipion et les unir à celles de ses ancêtres. On voit paroître successivement Cicéron, Brutus, César, Antoine et des Messagers; et tous récitent de longues tirades de vers, qui, la plupart, sont assez mauvais. En voici quelques-uns qui présentent un tableau affreux, et que Cornélie prononce, en parlant d'un songe qu'elle a eu :

» . . . . . . Je vois, près de mon lit moîteux,
» Le funebre *Pompé* d'un visage piteux,

» Pâle et tout décharné ; non tel qu'il souloit être
» En triomphe porté parmi le peuple maître,
» Et que dedans un trône il voyoit à ses pieds
» Les Rois de gros cordeaux contre le dos liés.
» Il étoit triste, affreux, les yeux creux et la face,
» La barbe et les cheveux oints de sang et de crasse:
» Un linceul tout seigneux à son dos s'étendoit,
» Qui jusques aux talons déchiré lui pendoit, &c. »

Voltaire observe, dans ses Commentaires sur Pompée, que Garnier eut, à peu près, la même idée que Corneille dans les regrets de Cornélie, sur l'urne qui renferme les cendres de Pompée, acte cinquieme, scene premiere. « Mais que cette idée est grossierement rendue dans Garnier, et admirablement dans Corneille. » Il nous semble qu'indépendamment de la maniere de la rendre, cette idée n'est pas fort ressemblante dans les deux Auteurs, puisque Corneille fait dire à Cornélie tenant l'urne :

« O vous, à ma douleur, objet terrible et tendre,
» Eternel entretien de haine et de pitié,
» Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié !
» N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes !
» Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes,
» Ses foibles déplaisirs s'amusent à parler,
» Et quiconque se plaint cherche à se consoler,

» Moi, je jure des Dieux la puissance suprême,
» Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,
» Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé,
» Que le respect des Dieux qui l'ont mal protégé;
» Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
» Ma divinité seule après ce coup funeste,
» Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,
» De n'éteindre jamais l'ardeur de vous venger.... &c. »

Et que Garnier faisoit dire à Cornélie, dans la même situation :

« O douce et chere cendre, ô cendre déplorable!
» Qu'avecque vous ne suis-je, ô femme misérable!... &c. »

Mais un endroit où Voltaire a raison de trouver ces deux Auteurs d'accord, pour la pensée seulement, c'est, dans la même scene, un peu plus bas, lorsque Philippe raconte à Cornélie que César a pleuré la perte de Pompée. Garnier fait dire de même à Philippe :

« César plora sa mort.
» Il plora mort celui
» Qu'il n'eût voulu souffrir être vif comme lui, &c. »

répond Cornélie; et cela ressemble un peu à ces vers de Corneille :

« O qu'il est doux de plaindre
» Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre...&c.

POMPÉE,

TRAGÉDIE,

Représentée en 1641.

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR.

MARC-ANTOINE.

LÉPIDE.

CORNÉLIE, Femme de Pompée.

PTOLOMÉE, Roi d'Égypte.

CLÉOPATRE, Sœur de Ptolomée.

PHOTIN, Chef du Conseil d'Égypte.

ACHILLAS, Lieutenant-Général des Armées du Roi d'Égypte.

SEPTIME, Tribun Romain, à la solde du Roi d'Égypte.

CHARMION, Dame d'honneur de Cléopâtre.

ACHORÉE, Écuyer de Cléopâtre.

PHILIPPE, Affranchi de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'ÉGYPTIENS.

La Scene est à Alexandrie, dans le Palais de Ptolomée.

POMPÉE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere et du gendre.
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ses fleuves teints de sang, et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée.

A ij

Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
Des changemens du sort une éclatante histoire.
Il fuit, lui qui toujours triomphant et vainqueur
Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes,
Et contre son beau-pere ayant besoin d'asyles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux,
Où contre les Titans en trouverent les Dieux.
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le Ciel, sauvera bien la terre,
Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui Pompée avec lui porte le sort du monde,
Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui,
Et releve sa chute ou trébuche sous lui.
C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre ;
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :
S'il couronna le pere, il hasarde le fils,
Et nous l'ayant donnée il expose Memphis.
Il faut le recevoir ou hâter son supplice,
Le suivre ou le pousser dedans le précipice ;
L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuste et d'être malheureux.
Quoi que je fasse, enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie.
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser

A quel choix vos conseils me doivent disposer :
Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
D'achever de César ou troubler la victoire ;
Et je puis dire enfin que jamais Potentat
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vuidées,
La justice et le droit sont de vaines idées ;
Et qui veut être juste en de telles saisons,
Balance le pouvoir et non pas les raisons.
Voyez donc votre force, et regardez Pompée,
Sa fortune abattue et sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état :
Il fuit et le reproche et les yeux du Sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale ;
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains
A qui par sa défaite il met les fers aux mains ;
Il fuit le désespoir des Peuples et des Princes,
Qui vengeroient sur lui le sang de leurs Provinces,
Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre et leurs sceptres brisés :
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis ?
L'espoir de son salut en lui seul étoit mis,
Lui seul pouvoit pour soi ; cédez alors qu'il tombe,
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'Univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?

Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
A force d'être juste on est souvent coupable ;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers dont les coups invincibles,
Pour être glorieux ne sont pas moins sensibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du parti des destins et des Dieux ;
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage :
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des coleres célestes,
Il en vient dessus vous faire fondre les restes ;
Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,
Toute prête de choir cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous, en effet, n'est qu'un crime ;
Elle marque sa haine et non pas son estime :
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !
Il devoit mieux remplir nos vœux et notre attente,
Faire voir sur ses nefs la victoire flottante :
Il n'eût ici trouvé que joie et que festins ;
Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
J'en veux à sa disgrace et non à sa personne ;
J'exécute à regret ce que le Ciel ordonne,
Et du même poignard pour César destiné,
Je perce en soupirant son cœur infortuné.
Vous ne pouvez, enfin, qu'aux dépens de sa tête,
Mettre à l'abri la vôtre et parer la tempête.

Laissez nommer sa mort un injuste attentat :
La justice n'est pas une vertu d'État.
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;
Le droit des Rois consiste à ne rien épargner ;
La timide équité détruit l'art de régner :
Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.
C'est-là mon sentiment : Achillas et Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime,
Chacun a son avis ; mais, quel que soit le leur,
Qui punit le vaincu, ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai ; mais quoique de Pompée
Je voie et la fortune et la valeur trompée,
Je regarde son sang comme un sang précieux,
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime ;
Mais s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime.
Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?
Qui n'est point au vaincu, ne craint point le vainqueur.
Neutre jusqu'à présent vous pouvez l'être encore,
Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore ;
Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime est trop pour son autel,
Et sa tête immolée au Dieu de la victoire,
Imprime à votre nom une tache trop noire ;

Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
En usant de la sorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup : par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu Roi Ptolomée ;
Mais la reconnoissance et l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoique doive un Monarque, et dût-il sa couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considere,
Que hasardoit Pompée en servant votre pere ?
Il se voulut par-là faire voir tout-puissant,
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin ; mais ce fut de la langue :
La bourse de César fit plus que sa harangue ;
Sans ses mille talens, Pompée et ses discours,
Pour rentrer en Égypte étoient un froid secours.
Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles :
Les effets de César valent bien ses paroles ;
Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainsi vous le pouvez et devez reconnoître,
Le recevoir chez vous c'est recevoir un maître,
Qui tout vaincu qu'il est, bravant le nom de Roi,
Dans vos propres États vous donneroit la loi.
Fermez-lui donc vos ports ; mais épargnez sa tête.
S'il le faut toutefois, ma main est toute prête ;
J'obéis avec joie, et je serois jaloux,
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connois l'un et l'autre:
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre.
Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,
Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.
Des quatre, le premier vous seroit trop funeste;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.
Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puisque c'est lui laisser et sur mer et sur terre
La suite d'une longue et difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également lassés,
Se vengeroient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose:
Il lui pardonnera s'il faut qu'il en dispose;
Et, s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité,
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,
Et de plaire par-là même à Rome asservie,
Cependant que forcé d'épargner son rival,
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril et du crime,
Assurer sa puissance et sauver son estime;
Et du parti contraire, en ce grand chef détruit,
Prendre sur vous la honte et lui laisser le fruit.
C'est-là mon sentiment, ce doit être le vôtre,
Par-là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre;
Mais suivant d'Achillas le conseil hasardeux,
Vous n'en gagnez aucun et les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choses.
Je passe au plus de voix, et de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Assez et trop long-tems l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme,
Abattons sa superbe avec sa liberté,
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté,
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,
Et donnons un Tyran à ces Tyrans du monde;
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main pour venger l'Univers....
Rome, tu serviras, et ces Rois que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur....
Allez donc, Achillas, allez, avec Septime,
Nous immortaliser par cet illustre crime;
Qu'il plaise au Ciel ou non, laissez-m'en le souci:
Je crois qu'il veut sa mort puisqu'il l'amene ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un Roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne,
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

(Achillas et Septime sortent.)

SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue;
De l'abord de Pompée elle espere autre issue.
Sachant que de mon pere il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement:
Elle se croit déja souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse;
Et, se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en son ame elle prend la moitié,
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Poussent déja dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disois pas,
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la sœur et du frere,
Suivant le testament du feu Roi votre pere,
Son hôte et son ami qui l'en daigna saisir;
Jugez après cela de votre déplaisir.
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle;
Du trône et non du cœur je la veux éloigner;
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner.

Un Roi qui s'y résout est mauvais politique :
Il détruit son pouvoir quand il le communique ;
Et les raisons d'État.... Mais, Seigneur, la voici.

SCENE III.

CLÉOPATRE, PTOLOMÉE, PHOTIN.

CLÉOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici !

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Septime à Pompée ! à Pompée Achillas !

PTOLOMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLÉOPATRE.

Donc pour le recevoir, c'est trop que de vous-même ?

PTOLOMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme ?

CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Fut-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toujours Pompée et vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon pere,
Dont l'ombre, et non pas moi, lui doit ce qu'il espere.
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument,
Recevoir ses devoirs et son remercîment.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai; mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le tems de chaque chose ordonne et fait le prix:
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage;
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage et même dans le port!
Quoi! vous auriez osé lui préparer la mort?

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils;
Ces ames que le Ciel ne forma que de boue....

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, Madame, et j'avoue....

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au Roi; vous répondrez pour tous,
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, *à Photin.*

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine;
Je sais votre innocence, et je connois sa haine.
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans répartir.

CLÉOPATRE.

Ah! s'il est encor tems de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie!
Rappellez la vertu par leurs conseils bannie,
Cette haute vertu dont le Ciel et le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang!

PTOLOMÉE.

Quoi! d'un frivole espoir déja préoccupée,
Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée?
Et d'un faux zele ainsi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu?
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,
N'étoit le testament du feu Roi notre pere?
Vous savez qu'il le garde.

CLÉOPATRE.

Et vous saurez aussi
Que la seule vertu me fait parler ainsi;
Et que si l'intérêt m'avoit préoccupée,
J'agirois pour César et non pas pour Pompée.
Apprenez un secret que je voulois cacher,
Et cessez désormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie,
Fit quitter au feu Roi son trône et sa patrie,

Et que jusques dans Rome il alla du Sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher son courage,
Vous assez jeune encor, moi déja dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux
D'un assez vif éclat faisoit briller mes yeux.
César en fut épris, et du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le Sénat irrité,
Il fit agir Pompée et son autorité.
Ce dernier nous servit à sa seule priere
Qui de leur amitié fut la preuve derniere.
Vous en savez l'effet et vous en jouissez;
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts,
Et nous ouvrant son cœur nous ouvrit ses trésors.
Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,
Et les nerfs de la guerre et ceux de la puissance;
Et les mille talens qui lui sont encor dûs
Remirent en nos mains tous nos États perdus.
Le Roi qui s'en souvint à son heure fatale,
Me laissa comme à vous la dignité Royale;
Et par son testament il vous fit cette loi,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vient ce bon office,
Vous appellez faveur ce qui n'est que justice,
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLÉOPATRE.

César viendra bientôt, et j'en ai lettre expresse;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
De ce que votre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlois en Reine:
Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine;
Et, de ma part du sceptre indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur.
Même pour éviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flatter vos insolens Ministres,
Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison;
Mais Pompée ou César m'en va faire raison,
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
Quel étoit l'intérêt qui me faisoit parler.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuse?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse;
Je n'en sais que penser, et mon cœur étonné

D'un secret que jamais il n'auroit soupçonné,
Inconstant et confus dans son incertitude,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopatre vous hait, elle est fiere; elle est belle;
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique présent
Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE.

Mais si tout grand qu'il est il cede à ses appas?

PHOTIN.

Il la faudra flatter. Mais ne m'en croyez pas;
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encore Achillas et Septime.

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, et montons à la tour,
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je l'aime; mais l'éclat d'une si belle flamme,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon ame,
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une ame trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute;
Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aspirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! vous aimez César, et si vous étiez crue,
L'Égypte pour Pompée armeroit à sa vue,
En prendroit la défense, et, par un prompt secours,
Du destin de Pharsale arrêteroit le cours?
L'amour certes sur vous a bien peu de puissance!

CLÉOPATRE.

Les Princes ont cela de leur haute naissance:
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.

Leur générosité soumet tout à leur gloire :
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire ;
Et si le peuple y voit quelques déréglemens,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens.
Ce malheur de Pompée acheve la ruine ;
Le Roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine :
Il croit cette ame basse et se montre sans foi,
Mais s'il croyoit la sienne il agiroit en Roi.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie....

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous possédez le sien ?

CLÉOPATRE.

Je crois le posséder.

CHARMION.

Mais le savez-vous bien ?

CLÉOPATRE.

Apprends qu'une Princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée ;
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris,
N'oseroient l'exposer aux hontes d'un mépris.
Notre séjour à Rome enflamma son courage ?
Là j'eus de son amour le premier témoignage ;
Et depuis jusqu'ici chaque jour ses couriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
Par-tout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La fortune le suit et l'amour l'accompagne ;

Son bras ne dompte point de peuples, ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux;
Et de la même main dont il quitte l'épée
Fumante encor du sang des amis de Pompée,
Il trace des soupirs, et d'un style plaintif
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharsale,
Et si sa diligence à ses feux est égale,
Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux,
L'Égypte le va voir me présenter ses vœux.
Il vient, ma Charmion, jusques dans nos murailles
Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,
M'offrir toute sa gloire, et soumettre à mes loix
Ce cœur et cette main qui commandent aux Rois;
Et ma rigueur mêlée aux faveurs de la guerre
Feroit un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserois bien jurer que vos divins appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,
Et que le grand César n'a rien qui l'importune,
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
Mais quelle est votre attente, et que prétendez-vous,
Puisque d'une autre femme il est déja l'époux?
Et qu'avec Calpurnie un paisible hymenée
Par des liens sacrés tient son ame enchaînée?

CLÉOPATRE.

Le divorce aujourd'hui si commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains;
César en sait l'usage et la cérémonie,
Un divorce chez lui fit place à Calpurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE.

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter,
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui saura mieux pour moi ménager son courage.
Mais laissons au hasard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen s'il se peut achever ;
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'être du moins un jour la maîtresse du monde.
J'ai de l'ambition, et soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ;
J'en aime la chaleur, et la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une Princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mene sans honte au faîte des grandeurs ;
Et je la désavoue, alors que sa manie
Nous présente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée et suivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrois qu'un orage, écartant ses vaisseaux,
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux....
Mais voici de retour le fidele Achorée,
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

SCENE II.

CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

En est-ce déja fait, et nos bords malheureux
Sont-ils déja souillés d'un sang si généreux ?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage,
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort,
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort;
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, et plaignez son trépas.
Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voiles bas,
Et, voyant dans le port préparer nos galeres,
Il croyoit que le Roi, touché de ses miseres,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute sa Cour le venoit recevoir;
Mais voyant que ce Prince ingrat à ses mérites
N'envoyoit qu'un esquif rempli de Satellites,
Il soupçonne aussi-tôt son manquement de foi,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords et notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ses indignes alarmes

Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hasarder pas Cornélie avec lui.
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
» A la réception que l'Égypte m'apprête ;
» Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
» Songe à prendre la fuite afin de me venger.
» Le Roi Juba nous garde une foi plus sincere,
» Chez lui tu trouveras et mes fils et ton pere ;
» Mais quand tu les verrois descendre chez Pluton,
» Ne désespere point du vivant de Caton. »
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste,
Septime se présente, et lui tendant la main,
Le salue Empereur en langage Romain ;
Et, comme député de ce jeune Monarque :
« Passez, Seigneur, dit-il, passez dans cette barque,
» Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
» Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »
Ce héros voit la fourbe et s'en moque dans l'ame ;
Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les États.
La même majesté sur son visage empreinte,
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte,
Sa vertu toute entiere à la mort le conduit ;
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit.
C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire,
Mes yeux ont vu le reste ; et mon cœur en soupire,
Et croit que César même à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPATRE.

N'épargnez point les miens ; achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déja pleurée.

ACHORÉE.

On l'amene, et du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre :
Il se leve ; et, soudain pour signal, Achillas
Derriere ce héros tirant son coutelas,
Septime et trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme ;
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur
De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, Dieux ! épargnez nos villes ;
N'imputez rien aux lieux, reconnoissez les mains :
Le crime de l'Egypte est fait par des Romains....
Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup-d'œil contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échappé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé ;
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle,

Et

Et tient la trahison que le Roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui, de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, et pour comble à sa noire aventure,
On donne à ce héros la mer pour sépulture;
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.
La triste Cornélie à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
Puis, n'espérant plus rien, leve les mains aux Cieux;
Et, cédant tout-à-coup à la douleur plus forte,
Tombe dans sa galere évanouie ou morte.
Les siens en ce désastre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive et regagnent la mer;
Mais sa fuite est mal sûre, et l'infâme Septime
Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
Cependant Achillas porte au Roi sa conquête:
Tout le Peuple tremblant en détourne la tête;
Un effroi général offre à l'un sous ses pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas;

L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature,
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugemens,
Présente à leurs terreurs l'excès des châtimens.
Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
Dans une ame servile un généreux courage,
Examine d'un œil et d'un soin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussiere élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais commo vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie;
Une flotte paroît qu'on a peine à compter.

CLÉOPATRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans! voici venir la foudre;
Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre;
César vient, elle est Reine, et Pompée est vengé,
La tyrannie est bas, et le sort est changé.
Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.
Ce Prince d'un Sénat maître de l'univers,
Dont le bonheur sembloit au-dessus du revers,
Lui que sa Rome a vu plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
Et qui voyoit encore en ces derniers hasards
L'un et l'autre Consul suivre ses étendards,
Si-tôt que d'un malheur sa fortune est suivie,

Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie :
On voit un Achillas, un septime, un Photin,
Arbitres souverains d'un si noble destin ;
Un Roi qui de ses mains a reçu la couronne,
A ces pestes de Cour lâchement l'abandonne.
Ainsi finit Pompée, et peut-être qu'un jour
César éprouvera même sort à son tour....
Rendez l'augure faux, Dieux qui voyez mes larmes,
Et secondez par-tout et mes vœux et ses armes !

CHARMION.

Madame, le Roi vient qui pourra vous ouir.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

SAVEZ-VOUS le bonheur dont nous allons jouir,
Ma sœur ?

CLÉOPATRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive ;
Sous les loix de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidele sujet.

CLÉOPATRE.

Non ; mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faisoit-il dont vous pussiez vous plaindre ?

CLÉOPATRE.

J'en ai souffert beaucoup, et j'avois plus à craindre.
Un si grand politique est capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connois la prudence.

CLÉOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'État tout est juste en un Roi.

CLÉOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi :
Après ma part du sceptre, à ce titre usurpée,
Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris ;
Le voulant secourir, César nous eût surpris :
Vous voyez sa vîtesse, et l'Égypte troublée
Avant qu'être en défense en seroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur,
Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPATRE.

Je ferai mes présens, n'ayez soin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPATRE.

Vous pouvez dire encore étant de même rang,
Etant Rois l'un et l'autre ; et toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma sœur, car l'État dont mon cœur est content,
Sur quelques bords du Nil à grand' peine s'étend ;
Mais César à vos loix soumettant son courage,
Vous va faire regner sur le Gange et le Tage.

CLÉOPATRE.

J'ai de l'ambition ; mais je la sais régler :
Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange ;
Je connois ma portée, et ne prends point le change.

PTOLOMÉE.

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPATRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLOMÉE.

J'en espere beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage.
Mais quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ;
Je ne garde pour vous ni haine, ni colere,
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frere.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPATRE.

Le tems de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connoître.

CLÉOPATRE.

Le grand César arrive, et vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'est de tout le monde, et je l'ai fait le mien.

CLÉOPATRE.

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien :
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même ;
Je garderai pour vous l'honneur du diadême....
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Consultez avec lui quel est votre devoir.

(*Cléopatre et Charmion sortent.*)

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'AI suivi tes conseils ; mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
Je m'allois emporter dans les extrémités ;
Mon bras dont ses mépris forçoient la retenue
N'eût plus considéré César, ni sa venue,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante ! à l'ouir, elle est déja ma Reine ;
Et si César en croit son orgueil et sa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,
De son frere et son Roi je deviens son sujet.
Non, non, prévenons-la : c'est foiblesse d'attendre

Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre;
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
Otons-lui les moyens de plaire et de régner;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César
Pour attacher l'Egypte aux pompes de son char.
Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,
Enflé de sa victoire et des ressentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,
Prendroit l'occasion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'assujettir et vos Etats et vous,
Imputeroit à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est Reine.

PHOTIN.

Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

PTOLOMÉE.

Quoi! pour voir sur sa tête éclater ma couronne?...
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.

Quelques feux que d'abord il lui fasse paroître,
Il partira bien-tôt, et vous serez le maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur,
Qui ne cede aisément aux soins de leur grandeur.
Il voit ençor l'Afrique et l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, et les jeunes Pompées;
Et le monde à ses loix n'est point assujetti,
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
Au sortir de Pharsale un si grand Capitaine
Sauroit mal son métier, s'il laissoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loisir à des cœurs si hardis
De relever du coup dont ils sont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient où son desir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,
Jouir de sa fortune et de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'État:
Jugez durant ce tems ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire,
Et, lui déférant tout, veuillez vous souvenir
Que les événemens régleront l'avenir;
Remettez en ses mains, trône, sceptre, couronne;
Et sans en murmurer souffrez qu'il en ordonne:
Il en croira sans doute ordonner justement
En suivant du feu Roi l'ordre et le testament.
L'importance d'ailleurs de ce dernier service
Ne permet pas d'en craindre une entiere injustice;
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
Louez son jugement, et laissez-le partir.
Après, quand nous verrons le tems propre aux vengeances,

Nous aurons et la force et les intelligences :
Jusques-là réprimez ces transports violens
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolens ;
Les bravades enfin sont des discours frivoles,
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah ! tu me rends la vie et le sceptre à la fois ;
Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.
Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,
Offrir tout à César afin de tout reprendre ;
Avec toute ma flotte allons le recevoir
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Oui, tandis que le Roi va lui-même en personne
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,
Cléopâtre s'enferme en son appartement,
Et sans s'en émouvoir attend son compliment.
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine?

ACHORÉE.

Un orgueil noble et juste, et digne d'une Reine,
Qui soutient avec cœur et magnanimité
L'honneur de sa naissance et de sa dignité.
Lui pourrai-je parler?

CHARMION.

Non; mais elle m'envoie
Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie,
Ce qu'à ce beau présent César a témoigné;
S'il a paru content, où s'il l'a dédaigné;
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire;
Ce qu'à nos assassins enfin il a pu dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
Je ne sais si César prendroit plaisir à feindre,
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre;
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
Vous l'avez vu partir, et moi je l'ai suivi.
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile; et si dans les hasards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte, qu'à l'envi favorisoit Neptune,
Avoit le vent en pouppe ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné
Ne s'est plus souvenu de son front couronné;
Sa frayeur a paru sous sa fausse alégresse,
Toutes ses actions ont senti la bassesse:
J'en ai rougi moi-meme, et me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée, et n'y voir point de Roi;
Et César qui lisoit sa peur sur son visage
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante, offrant ce don fatal:
» Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival.
» Ce que n'ont pu les Dieux dans votre Thessalie,
» Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie:
» En voici déjà l'un, et pour l'autre elle fuit;
» Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »
A ces mots Achillas découvre cette tête:
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur

En sanglots mal formés exhale sa douleur.
Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée
Rappellent sa grande ame à peine séparée;
Et son courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux sa défaite et sa mort.
César à cet aspect comme frappé du foudre,
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez long-tems ses sentimens cachés;
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.
L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
Chatouilloit malgré lui son ame avec surprise;
Et de cette douceur son esprit combattu
Avec un peu d'effort rassuroit sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie:
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
Examine en secret sa joie et ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs;
Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
Se montre généreux par un trait de foiblesse.
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
Leve les mains ensemble et les regards aux Cieux;
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
Puis, tout triste et pensif, il s'obstine au silence,
Et même à ses Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.
Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,

Il se saisit du port, il se saisit des portes,
Met des gardes par-tout et des ordres secrets,
Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en maître, et de son adversaire,
Non plus comme ennemi, mais comme son beau-pere.
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juste Osiris la Reine demandoit.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle...
Vous, continuez-lui ce service fidele.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point.... Mais César vient : allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés ;
Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

(*Charmion sort.*)

SCENE II.

CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN, ACHORÉE, Soldats Romains, Soldats Égyptiens.

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au trône et commandez ici.

CÉSAR.

Connoissez-vous César de lui parler ainsi ?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,

A moi qui tiens le trône égal à l'infamie ?
Certes, Rome à ce coup pourroit bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs, avec l'ame et le sang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous falloit apprendre :
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre ;
Et le trône et le Roi se seroient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber; mais tout couvert de gloire,
Votre chute eût valu la plus haute victoire ;
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,
César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie ;
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?
Que vous devoit son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains ?
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absolue et de vie et de mort ?
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,
Et que de mon bonheur vous ayiez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurois osé ?
De quel nom après tout pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du Souverain de Rome ?
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront,

Que sur tant de milliers ne fit le Roi de Pont?
Pensez-vous que j'ignore, ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
Et que s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisoit de ma tête un semblable présent?
Graces à ma victoire on me rend des hommages,
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur:
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse et redoutable zele,
Que regle la fortune et qui tourne avec elle!
Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus;
Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.
Etant né Souverain, je vois ici mon maître;
Ici, dis-je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre Cour sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
De votre seul aspect je me suis vu surpris;
Jugez si vos discours rassurent mes esprits;
Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect, que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
De voir tant de colere et tant de majesté.
Dans ces étonnemens dont mon ame est frappée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant et plus qu'à lui.

Votre faveur pour nous éclata la premiere ;
Tout ce qu'il fit après fut à votre priere :
Il émut le Sénat pour des Rois outragés,
Que, sans cette priere, il auroit négligés.
Mais de ce grand Sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances :
Par-là de nos mutins le feu Roi vint à bout ;
Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;
Mais voyant son pouvoir de vos succès jaloux
Passer en tyrannie, et s'armer contre vous...

CÉSAR.

Tout beau ! que votre haine, en son sang assouvie,
N'aille point à sa gloire ; il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux Dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités ;
Que, comme il vous traitoit en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire,
Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,
Jusques dans les enfers chercheroit du secours,
Ou qu'enfin, s'il tomboit dessous votre puissance,
Il nous falloit pour vous craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendît malheureux.

J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-même;
Et, sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zele ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime;
Mais pour servir César rien n'est illégitime:
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver.
Vous pouvez en jouir et le désapprouver;
Et j'ai plus fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses
De mauvaises couleurs et de froides excuses.
Votre zele étoit faux, si seul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, et que, pour terminer,
Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
Si-tôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes freres;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.
O combien d'alégresse une si triste guerre
Auroit-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avoit pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César!
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zele.

O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craigniez ma clémence ? Ah ! n'ayez plus ce soin.
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,
Je m'apaiserois Rome avec votre supplice,
Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous pussent garantir ;
Votre trône lui-même en seroit le théâtre.
Mais, voulant épargner le sang de Cléopâtre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentimens dont vous serez capable,
Je saurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels,
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux Immortels :
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,
Et sur-tout pensez bien au choix de vos victimes.
Allez-y donner ordre, et me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

(*Ptolomée, Photin et Achorée sortent.*)

SCENE III.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CÉSAR.

Antoine, avez-vous vu cette Reine adorable?

ANTOINE.

Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable;
Le Ciel n'a point encor, par de si doux accords,
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps.
Une majesté douce épand sur son visage
De quoi s'assujettir le plus noble courage;
Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer,
Et si j'étois César, je la voudrois aimer.

CÉSAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire et la croyant dans l'ame;
Par un refus modeste et fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, et la croit mériter.

CÉSAR.

En pourrai-je être aimé?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous seul attend son diadême,
Qui n'espere qu'en vous! douter de ses ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faîte des grandeurs!
Que votre amour sans crainte à son amour prétende:

Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende ;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois,
Et sur-tout elle craint l'amour de Calpurnie ;
Mais l'une et l'autre crainte à votre aspect bannie,
Vous ferez succéder un espoir assez doux,
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes ;
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sachez que Cornélie est en votre pouvoir ;
Septime vous l'amene orgueilleux de son crime,
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre... Ah ! l'importune et fâcheuse nouvelle !
Qu'à mon impatience elle semble cruelle !
O Ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste de jour ?

SCENE IV.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEIGNEUR...

CÉSAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître;
César ne peut souffrir la présence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un Roi,
Après avoir servi sous Pompée et sous moi.

(*Septime sort.*)

SCENE V.

CORNÉLIE, CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CORNÉLIE.

CÉSAR, car le destin que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonniere, et non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer Seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus;

Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi;
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, et le destin m'en prive,
Pour croître mes malheurs et me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, et non pas Ptolomée....
Hélas! et sous quel astre, ô Ciel! m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un
Prince
Qui doit à mon époux son trône et sa province?...
César, de ta victoire écoute moins le bruit;
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit:
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse,
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace;
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les Dieux du plus juste parti.
Heureuse, en mes malheurs, si ce triste hyménée
Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison,
D'un astre envenimé l'invincible poison.
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine;

Je te l'ai déja dit, César, je suis Romaine;
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, et sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
Dont le courage étonne et le sort fait pitié!
Certes, vos sentimens font assez reconnoître
Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément au cœur que vous portez
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions, protecteur de nos Dieux,
Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux,
Qu'Annibal eût bravé jadis sans vos ayeux,
Que ce Héros si cher dont le Ciel vous sépare,
N'eût pas si mal connu la Cour d'un Roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi,
Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes;
Et qu'enfin m'attendant, sans plus se défier,
Il m'eût donné moyen de me justifier.
Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,

D'oublier ma victoire et d'aimer un rival,
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.
J'eusse alors regagné son ame satisfaite,
Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite :
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte, à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette alégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere;
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniere,
Afin d'être témoin comme, après nos débats,
Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même, et vous quitte un moment....
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement,
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine;
C'est-à-dire un peu plus qu'on honore la Reine.
Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUOI ! de la même main et de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime par César indignement chassé,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

ACHILLAS.

Oui, Seigneur, et sa mort a de quoi vous apprendre
La honte qu'il prévient et qu'il vous faut attendre.
Jugez quel est César à ce courroux si lent.
Un moment pousse et rompt un transport violent ;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le tems et porte un coup plus rude.
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré :
Par adresse il se fâche après s'être assuré ;
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire :
Il poursuivoit Pompée et chérit sa mémoire,
Et veut tirer à soi, par un courroux accort,
L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah! si je t'avois cru, je n'aurois pas de maître !
Je serois dans le trône où le Ciel m'a fait naître ;
Mais c'est une imprudence assez commune aux Rois,
D'écouter trop d'avis, et se tromper au choix.
Le destin les aveugle au bord du précipice ;
Ou si quelque lumiere en leur ame se glisse,
Cette fausse clarté, dont il les éblouit,
Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu César ; mais puisqu'en son estime
Un si rare service est un énorme crime,
Il porte dans son flanc de quoi nous en laver :
C'est-là qu'est notre grace ; il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,
D'attendre son départ pour venger cette injure ;
Je sais mieux conformer les remedes au mal :
Justifions sur lui la mort de son rival,
Et notre main alors également trempée,
Et du sang de César, et du sang de Pompée,
Rome, sans leur donner de titres différens,
Se croira par vous seul libre de deux Tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui, par-là seulement ma perte est évitable ;
C'est trop craindre un Tyran que j'ai fait redoutable:
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains,
Deux fois en même jour disposons des Romains,
Faisons leur liberté comme leur esclavage....
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage;
Considere les miens, tes yeux en sont témoins :

Pompée étoit mortel, et tu ne l'es pas moins ;
Il pouvoit plus que toi, tu lui portois envie :
Tu n'as, non plus que lui, qu'une ame et qu'une vie ;
Et son sort que tu plains te doit faire penser
Que ton cœur est sensible, et qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice ;
C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice,
C'est à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un Roi que le sang de sa sœur.
Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance
Au hasard de sa haine, ou de ton inconstance ;
Ne crois pas que jamais tu puisses, à ce prix,
Récompenser sa flamme, ou punir ses mépris.
J'emploierai contre toi de plus nobles maximes :
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
De bien penser au choix ; j'obéis, et je voi
Que je n'en puis choisir de plus digne que toi,
Ni dont le sang offert, la fumée et la cendre
Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre....
Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter :
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter.
Toute cette chaleur est peut-être inutile :
Les Soldats du Tyran sont maîtres de la ville ;
Que pouvons-nous contre eux ? et pour les prévenir,
Quel tems devons-nous prendre, et quel ordre tenir ?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous sommes:
A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,
Que, depuis quelques jours craignant des remuemens,
Je faisois tenir prêts à tous événemens.

Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue :
Cette ville a sous terre une secrete issue,
Par où fort aisément on les peut cette nuit
Jusques dans le palais introduire sans bruit ;
Car contre sa fortune aller à force ouverte,
Ce seroit trop courir vous-même à votre perte :
Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
Enivré des douceurs de l'amour et du vin.
Tout le peuple est pour nous. Tantôt, à son entrée,
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée,
Lorsqu'avec tant de faste il a vu ses faisceaux
Marcher arrogamment et braver nos drapeaux.
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage ;
Je voyois sa fureur à peine se dompter,
Et, pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.
Mais sur-tout, les Romains que commandoit Septime,
Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger, par un coup généreux,
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,
Si, durant le festin, sa garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déja reconnu des freres, des germains,
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paroître
Une soif d'immoler leur Tyran à leur maître.
Ils ont donné parole, et peuvent mieux que nous
Dans les flancs de César porter les premiers coups.

Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie,
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera sans doute un assez libre accès,
Pour de ce grand dessein assurer le succès....
Mais voici Cléopâtre; agissez avec feinte,
Seigneur, et ne montrez que foiblesse et que crainte.
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aspect importun offenseroit ses yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

(*Achillas et Photin sortent.*)

SCENE II.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

J'AI vu César, mon frere,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colere.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse, et j'avois attendu
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiser les débats,
Qu'avec nos citoyens ont eu quelques soldats;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire

Que vous ne craigniez rien pour vous, ni votre Empire,
Et que le grand César blâme votre action
Avec moins de courroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques,
Qui n'inspirent aux Rois que des mœurs tyranniques :
Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas;
En vain on les éleve à régir des États,
Un cœur né pour servir sait mal comme on commande,
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,
Et sa main, que le crime en vain fait redouter,
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes Ministres.
Si j'avois écouté de plus nobles conseils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils;
Je mériterois mieux cette amitié si pure
Que pour un frere ingrat vous donne la nature :
César embrasseroit Pompée en ce palais,
Notre Egypte à la terre auroit rendu la paix,
Et verroit son Monarque, encore à juste titre,
Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.
Mais, puisque le passé ne peut se révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.
Je vous ai maltraitée, et vous êtes si bonne
Que vous me conservez la vie et la couronne :
Vainquez-vous tout-à-fait, et, par un digne effort,
Arrachez Achillas et Photin à la mort.
Elle leur est bien due : ils vous ont offensée;
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée.

Si César les punit des crimes de leur Roi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi :
Il me punit en eux, leur supplice est ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juste haine.
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux,
Le sang abject et vil de ces deux malheureux ?
Que je vous doive tout ! César cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colere.

CLÉOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie et leur trépas,
Je les méprise assez pour ne me venger pas ;
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,
Quand le sang de Pompée à mes desirs s'oppose.
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir :
J'en ai déja parlé; mais il a su gauchir,
Et, tournant le discours sur une autre matiere,
Il n'a ni refusé, ni souffert ma priere.
Je veux bien toutefois encor m'y hasarder,
Mes efforts redoublés pourront mieux succéder,
Et j'ose croire...

PTOLOMÉE.

Il vient : souffrez que je l'évite.
Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,
Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir ;
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

(*Il sort.*)

SCENE III.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CÉSAR.

REINE, tout est paisible, et la ville calmée,
Qu'un trouble assez léger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin
Du soldat insolent et du peuple mutin.
Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée ;
Et ces soins importuns qui m'arrachoient de vous,
Contre ma grandeur même allumoient mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;
Mais je lui pardonnois au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes desirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout-à-fait indigne de vos feux
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,
N'ayant plus que les Dieux au-dessus de sa tête.
Oui, Reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers,
S'il étoit quelque trône où vous pussiez paroître
Plus dignement assise en captivant son maître,

J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir
Que pour lui disputer le droit de vous servir,
Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
C'étoit pour acquérir un droit si précieux
Que combattoit par-tout mon bras ambitieux;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse, et le Dieu des combats
M'y favorisoit moins que vos divins appas;
Ils conduisoient ma main, ils enfloient mon courage:
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage;
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer,
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.
C'est ce glorieux titre, à présent effectif,
Que je viens ennoblir par celui de captif;
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre,
Qu'il en estime l'un et me permette l'autre!

CLÉOPATRE.

Je sais ce que je dois au souverain bonheur,
Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur:
Je ne vous tiendrai plus mes passions secretes;
Je sais ce que je suis, je sais ce que vous êtes.
Vous daignâtes m'aimer, dès mes plus jeunes ans;
Le sceptre que je porte est un de vos présens.
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême:
J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits,

Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais hélas! ce haut rang, cette illustre naissance,
Cet État, de nouveau rangé sous ma puissance,
Ce sceptre, par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocens sont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine,
Ils me font méprisable, alors qu'ils me font Reine;
Et, si Rome est encor telle qu'auparavant,
Le trône où je me sieds m'abaisse en m'élevant,
Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes desirs un généreux espoir.
Après tant de combats je sais qu'un si grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des Rois,
Peut céder par votre ordre à de plus justes loix.
Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles;
Vous me l'avez promis, et j'attends ces miracles:
Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique:
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté
Du parti malheureux qui m'a persécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire;
Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.

Encore une défaite, et, dans Alexandrie,
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,
A votre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes desirs prétendent,
C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent;
Heureux, si mon destin, encore un peu plus doux,
Me les faisoit cueillir sans m'éloigner de vous!
Mais las! contre mon feu, mon feu me sollicite!
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte!
En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir
Pour achever de vaincre et de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces,
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir et vaincre est même chose en moi.

CLÉOPATRE.

C'est trop, c'est trop, Seigneur; souffrez que j'en abuse:
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.
Vous me rendez le sceptre, et peut-être le jour;
Mais, si j'ose abuser de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor, par ses plus puissans charmes,
Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,
Par tout ce que j'espere et que vous attendez,
De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou souffrez que j'en fasse,
Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place.
Achillas et Photin sont gens à dédaigner;
Ils sont assez punis en me voyant régner,
Et leur crime....

CÉSAR.

Ah ! prenez d'autres marques de Reine !
Dessus mes volontés vous êtes souveraine ;
Mais, si mes sentimens peuvent être écoutés,
Choisissez des sujets dignes de vos bontés,
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le Roi,
Et si mes feux n'étoient....

SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ROMAINS.

CORNÉLIE.

César, prends garde à toi.
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête;
A celle de Pompée on veut joindre ta tête:
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu,
Bientôt parmi le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont : apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices;
Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment Romain,
Et digne du Héros qui vous donna la main !
Ses mânes, qui du Ciel ont vu de quel courage

Je

Je préparois la mienne à venger son outrage,
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,
Il parle par sa bouche, il agit dans son ame,
Il la pousse et l'oppose à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance,
Que la haine ait fait place à la reconnoissance.
Ne le présume plus : le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiere à ta perte;
Et je te chercherai par-tout des ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais, avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,
Et forme des desirs avec trop de raison,
Pour en aimer l'effet par une trahison.
Qui la sait et la souffre a part à l'infamie;
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie:
Mon époux a des fils, il aura des neveux.
Quand ils te combattront, c'est-là que je le veux;
Et qu'une digne main, par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement, et par un digne effort,
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance :
Ta perte la recule, et ton salut l'avance.

Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
Ma juste impatience auroit trop à souffrir.
La vengeance éloignée est à demi perdue,
Et quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.
Je n'irai point chercher sur les bords Africains
Le foudre souhaité que je vois en tes mains:
La tête qu'il menace en doit être frappée.
J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le choix; mais cette haine enfin
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire,
Qu'après le châtiment d'une action si noire.
Rome le veut ainsi; son adorable front
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur, qu'à tes loix enfin tu crois soumis,
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis;
Et tiendroit à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissoit le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici sans être sa victime:
Au lieu d'un châtiment, ta mort seroit un crime;
Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périroit avec toi.
Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va! ne perds point de tems; il presse. Adieu: tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace !....
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLÉOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire ; allez, Seigneur, allez
Venger sur ces méchans tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous ; c'est ma mort qu'ils respirent,
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent.
Leur rage pour l'abattre attaque mon soutien,
Et par votre trépas cherche un passage au mien.
Mais parmi ces transports d'une juste colere
Je ne puis oublier que leur chef est mon frere :
Le saurez-vous, Seigneur, et pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR.

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.
Adieu. Ne craignez rien; Achillas et Photin
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin.
Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,

Et pour soldats choisis envoyer des bourreaux
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*César rentre avec les Romains.*)

CLÉOPATRE.

Ne quittez pas César ; allez, cher Achorée,
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée,
Et, quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis ;
Ayez l'œil sur le Roi dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zele et mes soins peuvent le secourir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORNÉLIE, *tenant une petite urne en sa main.*
PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un
songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?
Te revois-je, Philippe et cet époux si cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher?
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?...
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié!
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des Dieux la puissance suprême,
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des Dieux qui l'ont mal protégé;

Je jure donc par vous, ô pitoyable reste !
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger !...
Ptolomée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice,
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,
Que le Prêtre et le Dieu ne lui soient immolés...
Faites-m'en souvenir et soutenez ma haine,
O cendres ! mon espoir aussi-bien que ma peine;
Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur....

Toi, qui l'as honoré, sur cet infâme rive,
D'une flamme pieuse autant comme chétive,
Dis-moi quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funebre devoir ?

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,
Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots
Du côté que le vent poussoit encor les flots.
Je cours long-tems en vain; mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en courroux sembloit prendre plaisir
A feindre de le rendre et puis s'en ressaisir.
Je m'y jette et l'embrasse et le pousse au rivage;
Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,
Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.
A peine brûloit-il, que le Ciel plus propice

M'envoie un compagnon en ce pieux office :
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville, y détourne les yeux ;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnoît Pompée.
Soudain la larme à l'œil : » O toi, qui que tu sois,
» A qui le Ciel permet de si dignes emplois !
» Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses,
» Tu crains des châtimens, attends des récompenses ;
» César est en Egypte, et venge hautement
» Celui qui pour ton zele a tant de sentiment.
» Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,
» Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre ;
» Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
» Qu'un Dieu pourroit ici trouver à son aspect.
» Acheve ; je reviens. » Il part et m'abandonne,
Et rapporte aussi-tôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main et la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un Héros par le feu consumé.

CORNÉLIE.

O que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant, j'ai trouvé des désordres étranges ;
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port,
Où le Roi, disoit-on, s'étoit fait le plus fort.
Les Romains poursuivoient, et César dans la place,
Ruisselante du sang de cette populace,
Montroit de sa justice un exemple assez beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
Aussi-tôt qu'il me voit, il daigne me connoître,

Et, prenant de ma main les cendres de mon maître :
» Restes d'un demi-Dieu, dont à peine je puis
» Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,
» De vos traîtres, dit il, voyez punir les crimes;
» Attendant des Autels, recevez ces victimes:
» Bien d'autres vont les suivre..... Et toi, cours au palais
» Porter à sa moitié ce don que je lui fais;
» Porte à ses déplaisirs cette foible allégeance,
» Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise, avec respect, ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE.

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi, quand il n'est plus à craindre!
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,
Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire
Fait notre sûreté, comme il croît notre gloire!
César est généreux, j'en veux être d'accord;
Mais le Roi le veut perdre, et son rival est mort:
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle feroit, s'il le voyoit en vie.
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat;
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat.
L'amour même s'y mêle, et le force à combattre;
Quand il venge Pompée, il défend Cléopâtre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre,

Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLÉOPATRE, CORNÉLIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte,
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un Héros,
Qu'un fidele affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, Madame,
Que j'aurois conservé ce maître de votre ame,
Si le Ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eût donné la force aussi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs laissoient place à quelque peu de joie,
Si la vengeance avoit de quoi vous soulager,
Je vous dirois aussi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin..... Vous le savez peut-être?

CORNÉLIE.

Oui, Princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPATRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux?

CORNÉLIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLÉOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils esperent.

CORNÉLIE.

Comme nos intérêts, nos sentimens different.
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas.
Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande:
La victime est trop basse, et l'injure est trop grande,
Et ce n'est pas un sang que, pour la réparer,
Son ombre et ma douleur daignent considérer.
L'ardeur de le venger, dans mon ame allumée,
En attendant César demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il est de vivre et de regner,
Je sais bien que César se force à l'épargner;
Mais, quoi que son amour ait osé vous promettre,
Le Ciel plus juste enfin n'osera le permettre,
Et, s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre, ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, si le Ciel me l'envoie,
Oublîra ses douleurs pour s'ouvrir à la joie....
Mais, si ce grand souhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel! perdez le Roi!

CLÉOPATRE.

Le Ciel sur nos souhaits ne regle point les choses.

CORNÉLIE.

Le Ciel regle souvent les effets sur les causes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE.

Comme de la justice, il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oui; mais il fait juger, à voir comme il commençe,
Que sa justice agit et non pas sa clémence.

CLÉOPATRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE.

Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur:
Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse,
Qui dans le sort du Roi justement l'intéresse.,..
Apprenons, par le sang qu'on aura répandu,
A quels souhaits le Ciel a le mieux répondu;
Voici votre Achorée.

SCENE III.

CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

HÉLAS! sur son visage,
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage!...
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter:
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter?

ACHORÉE.

Aussi-tôt que César eut su la perfidie...

CLÉOPATRE.

Ce ne sont pas ces soins que je veux qu'on me die.
Je sais qu'il fit trancher et clorre ce conduit,
Par où ce grand secours devoit être introduit,
Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place
Où Photin a reçu le prix de son audace,
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné,
S'est aisément saisi du port abandonné,
Que le Roi l'a suivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restoit de gens de guerre,
Que César l'a rejoint; et je ne doute pas
Qu'il n'ait su vaincre encore et punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, Madame, on a vu son bonheur ordinaire....

CLÉOPATRE.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frere,
S'il m'a tenu promesse?

ACHORÉE.

Oui, de tout son pouvoir.

CLÉOPATRE.

C'est-là l'unique point que je voulois savoir....
Madame, vous voyez, les Dieux m'ont écoutée?

CORNÉLIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure; ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

Il faudroit qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Que disiez-vous naguere, et que viens-je d'entendre?
Accordez ce discours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Aucuns ordres, ni soins n'ont pu le secourir:
Malgré César et nous, il a voulu périr;
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes Monarques:
Sa vertu rappelée a soutenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.
Il combattoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déja sur lui quelque avantage;
Mais l'abord de César a changé le destin.
Aussi-tôt Achillas suit le sort de Photin:
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main, en défendant son maître.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le Roi;
Ces mots, au lieu d'espoir, lui donnent de l'effroi:
Son esprit alarmé les croit un artifice,
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce et fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir;
Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse,
Cherche par-tout la mort que chacun lui refuse.
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque;
Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur Monarque,
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau,
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.

C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
A vous toute l'Egypte, à César la victoire :
Il vous proclame Reine ; et bien qu'aucun Romain
Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême :
Il soupire, il gémit.... Mais le voici lui-même,
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur
Que lui donne du Roi l'invincible malheur.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

César, tiens-moi parole, et me rends mes galeres :
Achillas et Photin ont reçu leurs salaires.
Leur Roi n'a pu jouir de ton cœur adouci,
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.
Je n'y saurois plus voir qu'un funeste rivage,
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'aux changemens de Roi pousse un peuple inconstant ;
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté.

A cet empressement j'ajoute une requête :
Vois l'urne de Pompée, il y manque sa tête;
Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre;
Mais il est juste aussi, qu'après tant de sanglots,
A ses mânes errans nous rendions le repos,
Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre,
Le venge pleinement de la honte de l'autre,
Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui,
Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,
Après la flamme éteinte et les pompes finies,
Renferme avec éclat ses cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu,
Il verra des autels dressés à sa vertu;
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes.
Pour ces justes devoirs je ne veux que demain;
Ne me refusez pas ce bonheur souverain.
Faites un peu de force à votre impatience,
Vous êtes libre après; partez en diligence :
Portez à notre Rome un si digne trésor,
Portez....

CORNÉLIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite et que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles;
Et, quoiqu'elle la tienne aussi chere que moi,

Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique; et c'est-là que j'espere
Que les fils de Pompée, et Caton, et mon pere,
Secondés par l'effort d'un Roi plus généreux,
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
C'est-là que tu verras, sur la terre et sur l'onde,
Le débris de Pharsale armer un autre monde;
Et c'est-là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des regles,
Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles,
Et que ce triste objet porte en leur souvenir
Les soins de le venger et ceux de te punir.
Tu veux à ce Héros rendre un devoir suprême;
L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même.
Tu m'en veux pour témoin : j'obéis au vainqueur;
Mais ne présume pas toucher par-là mon cœur.
La perte que j'ai faite est trop irréparable,
La source de ma haine est trop inépuisable.
A l'égal de mes jours je la ferai durer :
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avoûrai pourtant, comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon estime est égale à ma haine,
Que l'une et l'autre est juste et montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir;
Que l'une est généreuse et l'autre intéressée,
Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée.
Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priser ce que je dois haïr :
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie;

La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes et les Dieux,
Ces Dieux qui t'ont flatté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,
Qui, la foudre à la main, l'ont pu voir égorger;
Ils connoîtront leur faute, et le voudront venger.
Mon zele à leur refus, aidé de sa mémoire,
Te saura bien sans eux arracher la victoire;
Et, quand tout mon effort se trouvera rompu,
Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.
Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, et que pour l'épouser
Rome n'a point de loix que tu n'oses briser;
Mais sache aussi qu'alors la jeunesse Romaine
Se croira tout permis sur l'époux d'une Reine,
Et que de cet hymen tes amis indignés,
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés....
J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses.
Adieu. J'attends demain l'effet de tes promesses.

(*Elle sort avec Philippe.*)

SCENE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer,
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre ;
Le mien sera trop grand, et je n'en veux point d'autre,
Indigne que je suis d'un César pour époux,
Que de vivre en votre ame, étant morte pour vous.

CÉSAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du Ciel en partage :
Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins,
Et s'il pouvoit plus faire, il souhaiteroit moins.
Les Dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en seront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs
Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs,
Et que votre bonté, sensible à ma priere,
Pour un fidele amant oublie un mauvais frere.
On aura pu vous dire avec quel déplaisir
J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avoient pu surprendre :
Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,

Et, de peur de se perdre, il s'est enfin perdu.
O honte pour César, qu'avec tant de puissance,
Tant de soins de vous rendre entiere obéissance,
Il n'ait pu toutefois, en ces événemens,
Obéir au premier de vos commandemens !
Prenez vous-en au Ciel dont les ordres sublimes,
Malgré tous nos efforts, savent punir nos crimes;
Sa rigueur envers lui vous offre un sort plus doux,
Puisque par cette mort l'Egypte est toute à vous.

CLÉOPATRE.

Je sais que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuser que les Dieux, et lui-même;
Mais comme il est, Seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité,
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,
Et si, voyant sa mort due à sa trahison,
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussi-tôt à mon cœur mon sang ne le reproche;
J'en ressens dans mon ame un murmure secret,
Et ne puis remonter au trône sans regret.

SCENE VI et derniere.

CLÉOPATRE, CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE.

ACHORÉE.

Un grand Peuple, Seigneur, dont cette cour est pleine,
Par des cris redoublés demande à voir sa Reine,
Et tout impatient, déja se plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il desire;
Princesse, allons par-là commencer votre Empire:
Fasse, le juste Ciel, propice à mes desirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,
Et puissent ne laisser dedans votre pensée
Que l'image des traits dont mon ame est blessée!
Cependant qu'à l'envi ma suite et votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une et l'autre occupée
Couronne Cléopâtre, et m'apaise Pompée,
Eleve à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des respects immortels.

FIN.

EXAMEN

DE POMPÉE.

A BIEN considérer cette Piece, je ne crois pas qu'il y en ait sur le Théatre, où l'histoire soit plus conservée, et plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connue, que je n'ai osé en changer les événemens; mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui semble s'y offrir d'elle-même, puisque dans la vérité historique elle étoit dans le même vaisseau que son mari, lorsqu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit descendre dans la barque où il fut assassiné à ses yeux par Septime, et qu'elle fut poursuivie sur mer par les ordres de Ptolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, et qu'elle fut ramenée devant César, bien que l'histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, et la longueur du tems qu'elles ont consumé dans la vérité historique, m'ont réduit à cette falsification, pour les ramener dans l'unité de jour et de lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pélusium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette, et César prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une, ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'Auditeur, et ne lui fît remarquer

malgré lui, la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est, comme dans Polyeucte, un grand vestibule commun à tous les appartemens du palais royal, et cette unité n'a rien que de vraisemblable, pourvu qu'on se détache de la vérité historique. Le premier, le troisieme et le quatrieme Acte y ont leur justesse manifeste; il y peut avoir quelque difficulté pour le second et le cinquieme, dont Cléopâtre ouvre l'un, et Cornélie l'autre. Elles sembleroient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur appartement; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir, l'une pour apprendre plutôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée, qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce vestibule; et l'autre pour en savoir du combat de César et des Romains contre Ptolomée et les Egyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopâtre avant qu'à elle, et pour obtenir de lui d'autant plus tôt la permission de partir. En quoi on peut remarquer que comme elle sait qu'il est amoureux de cette Reine, et qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité Romaine, lui fait prendre la parole la premiere, et obliger par-là César à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le tems, il m'a fallu réduire en soulévement tumultuaire une guerre qui n'a pu durer guere moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que César fut parti d'Alexandrie, Cléopâtre ac-

coucha de Césarion. Quand Pompée se présenta pour entrer en Egypte, cette Princesse et le Roi son frere avoient chacun leur armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, et n'avoient garde ainsi de loger dans le même palais. César dans ses commentaires ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva. C'est Plutarque et Lucain qui nous apprennent l'un et l'autre; mais ils ne lui font présenter cette tête que par un des Ministres du Roi, nommé Théodote, et non pas par le Roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce Poëme, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point; mais il ne laisse pas d'en être en quelque sorte le principal Acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ai justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raison, que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la Tragédie n'auroit pas été complette, si je ne l'eusse poussée jusques au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que dès le premier Acte je fais connoître la venue de César, à qui la Cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes graces du victorieux, et ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle réception il feroit à leur lâche et cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, et que portant le titre de Roi, il tâchât d'en soutenir le caractere. Bien que les Historiens et le Poëte Lucain l'appellent communément *Rex puer, le Roi enfant*, il ne l'étoit pas à tel point, qu'il ne fût en état

d'épouser sa sœur Cléopâtre, comme l'avoit ordonné son pere. Hirtius dit qu'il étoit *puer jam adulta ætate*, et Lucain appelle Cléopâtre incestueuse, dans ce vers qu'il adresse à ce Roi, par apostrophe.

. . . . . *Incestæ sceptris cessure sororis.*

Soit qu'elle eût déja contracté ce mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolomée, César la fit épouser à son jeune frere, qu'il rétablit dans le trône, d'où l'on peut tirer une conséquence infaillible, que si le plus jeune des deux freres étoit en âge de se marier quand César partit d'Egypte, l'aîné en étoit capable quand il y arriva, puisqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractere de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour, qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que Lucain, peut-être en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix Regina*, et fasse dire ailleurs à l'Eunuque Photin qui gouvernoit sous le nom de son frere Ptolomée :

Quem non è nobis credit Cleopatra nocentem,
A quo casta fuit !

Je trouve qu'à bien examiner l'histoire, elle n'avoit que de l'ambition sans amour, et que, par politique, elle se servoit des avantages de sa beauté, pour affermir sa fortune.

fortune. Cela paroît visible, en ce que les Historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, César et Antoine, et qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la même passion qu'ils avoient eue pour elle, et fit voir par-là qu'elle ne s'étoit attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, et non pas à sa personne.

Pour le style, il est plus élevé en ce Poëme qu'en aucun des miens, et ce sont, sans contredit, les vers les plus pompeux que j'aie faits. La gloire n'en est pas toute à moi. J'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet, et, comme je n'ai point fait de scrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai tâché pour le reste à entrer si bien dans sa maniere de former ses pensées et de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentît son génie, et ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui eusse fait. J'ai parlé en l'examen de Polyeucte de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopâtre à Charmion, au second Acte. Il ne me reste qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours passé pour fort belles; en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais seulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait, et les personnes qui les écoutent, ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisieme Acte, qui est, à mon gré, la plus magnifique, a été accusée de n'être pas reçue par une personne digne de la recevoir; mais bien que Charmion

qui l'écoute ne soit qu'une domestique de Cléopâtre, qu'on peut toutefois prendre pour sa Dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette Reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette Reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de César dans sa chambre, sans aller au devant de lui. D'ailleurs Cléopâtre eût rompu tout le reste de ce troisieme Acte, si elle s'y fût montrée; et il m'a fallu la cacher par adresse de Théatre, et trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, et qui ne laissât point paroître le secret de l'art, qui m'obligeoit à l'empêcher de se produire.

FIN.

RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

RODOGUNE se présente à votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connoissance de votre bonté, pour craindre que vous veuilliez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des graces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle

a reçu d'applaudissement ; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la foiblesse de sa naissance, lui donnerent tant d'éclat et de vigueur, qu'il sembloit que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit par-tout. Après cela, MONSEIGNEUR, *quels hommages peut-elle rendre à votre Altesse, qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit ? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnoissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essai furent signalés par la défaite des premiers Capitaines de l'Europe ? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre ; et ce grand courage, qui n'avoit encore vu la guerre que dans les Livres, effaça tout ce qu'il y avoit lu des Alexandres et des Césars, si-tôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale conster-*

nation où la perte de notre grand Monarque nous avoit plongés, enfloit l'orgueil de nos adversaires en un tel point, qu'ils osoient se persuader que du siége de Rocroi dépendoit la prise de Paris, et l'avidité de leur ambition dévoroit déja le cœur d'un Royaume dont ils pensoient avoir surpris les frontieres. Cependant les premiers miracles de votre valeur renverserent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là même qui s'étoient promis tant de conquêtes sur nous, virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fites sur eux. Ce fut par-là, MONSEIGNEUR, *que vous commençates ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies, qu'elles ont honoré deux regnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour votre Altesse d'étendre les bornes de l'Etat sous celui-ci, si elle n'eût en même tems effacé quelques-uns des malheurs qui s'étoient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg et Norlinghen étoient des lieux funestes pour la*

France ; elle n'en pouvoit entendre les noms sans gémir, elle ne pouvoit y porter sa pensée sans soupirer ; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachoit des soupirs et des gémissemens, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ces feux de joie, et les glorieux sujets des actions de graces qu'elle a rendues au Ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, Monseigneur, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de Corsaires. Tous nos havres en étoient comme assiégés : il n'en pouvoit échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages, et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venoient de faire voile ; et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois d'un côté nos mers libres, nos côtes af-

franchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée : d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivieres captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois, si-tôt que votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, Monseigneur, de profaner des effets si merveilleux, et des attentes si hautes, par la bassesse de mes idées, et par l'impuissance de mes expressions ; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très-inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, très-obéissant
et très-passionné serviteur,
CORNEILLE.

ARGUMENT
DE RODOGUNE.

APPIAN ALEXANDRIN,

Au Livre des Guerres de Syrie, sur la fin.

« DÉMÉTRIUS, surnommé Nicanor, Roi de
» Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes,
» et étant devenu leur prisonnier, vécut dans la
» Cour de leur Roi Phraate, dont il épousa la
» sœur, nommée Rodogune. Cependant Dio-
» dotus, Domestique des Rois précédens, s'em-
» para du trône de Syrie, et y fit asseoir un
» Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le
» bâtard, et d'une fille de Ptolomée. Ayant
» gouverné quelque tems comme son Tuteur, il
» se défit de ce malheureux pupille, et eut l'in-
» solence de prendre lui-même la Couronne,
» sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se

» donna. Mais Antiochus, frere du Roi pri-
» sonnier, ayant appris à Rhodes sa captivité,
» et les troubles qui l'avoient suivie, revint
» dans le pays, où, ayant défait Tryphon avec
» beaucoup de peine, il le fit mourir : de-là il
» porta ses armes contre Phraate, lui redeman-
» dant son frere, et vaincu dans une bataille, il
» se tua lui-même. Démétrius, retourné en son
» Royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre,
» qui lui dressa des embûches, en haine de cette
» seconde femme, Rodogune, qu'il avoit épou-
» sée, dont elle avoit conçu une telle indignation,
» que, pour s'en venger, elle avoit épousé ce
» même Antiochus, frere de son mari. Elle
» avoit eu deux fils de Démétrius, l'un nommé
» Séleucus, et l'autre Antiochus, dont elle tua
» le premier d'un coup de fleche, si-tôt qu'il eut
» pris le diadême, après la mort de son pere,
» soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger,
» soit que l'impétuosité de la même fureur la
» portât à ce nouveau parricide. Antiochus lui
» succéda, qui contraignit cette mauvaise mere
» de boire le poison qu'elle lui avoit préparé.
» C'est ainsi qu'elle fut enfin punie. »

Voilà ce que m'a prêté l'Histoire, où j'ai changé les circonstances de quelques incidens, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cause que le vers souffroit plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avoit pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les Spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur pere, si j'eusse suivi l'Histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonniere, quoiqu'elle ne vînt jamais en Syrie, la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette Princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mere qui se résout plutôt à perdre ses fils, qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissemens de l'invention, et des acheminemens vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentoit l'Histoire, et que les loix du Poëme ne me permettoient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en

Antiochus, que j'avois fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour forcer à la fin sa mere à s'empoisonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette Tragédie le nom de Rodogune, plutôt que celui de Cléopâtre, sur qui tombe toute l'action tragique; et même on pourra douter si la liberté de la Poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paroissent dans le cinquieme, il n'y a rien que l'Histoire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénûment que ce Poëme devoit plutôt porter le nom de Cléopâtre que de Rodogune; mais ce qui m'a fait en user ainsi, a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse et derniere Reine d'Egypte, et ne confondît cette Reine de Syrie avec elle, s'il l'entendoit prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes vers,

n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la Reine ; et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement, que j'ai remarqué parmi nos anciens Maîtres, qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs Poëmes le nom des Héros qu'ils y faisoient paroître, et leur ont souvent fait porter celui des Chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages épisodiques comme Rodogune : témoin les Trachiniennes de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la mort d'Hercule.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrois pas donner mon opinion pour bonne : j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'Histoire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nommer, les acheminemens, étoient en notre pouvoir ; au moins je ne pense point avoir vu de regle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette Tragédie ; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans Héraclius que je viens de mettre

sur

sur le Théatre, ce sera en le donnant au Public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les Savans s'en offensent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui auront quelque scrupule, m'obligeront de considérer les deux Electres de Sophocle et d'Euripide, qui, conservant le même effet, y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout-à-fait de l'invention de son Auteur. Ils pourront encore jetter l'œil sur l'Iphigénie *in Tauris*, que notre Aristote nous donne pour exemple d'une parfaite Tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée, et supposa une biche en sa place. Enfin ils pourront prendre garde à l'Hélene d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénouement sont entiérement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la commence au trente-

sixieme Livre, et, l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente-huitieme, et l'acheve au trente-neuvieme. Il la rapporte un peu autrement, et ne dit pas que Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'abandonna, et qu'il fut tué par le commandement d'un des Capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passe entre la mere et les deux fils.

Le premier Livre des Machabées, aux Chapitres 11, 13, 14 et 15, parle de ces guerres de Tryphon, et de la prison de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus, ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frere, comme fait Appian que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Joseph, au treizieme Livre des Antiquités Judaïques, nomme encore ce pupille de Tryphon, Antiochus, fait marier Cléopâtre à An-

tiochus, frere de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius, abandonné, et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette Tragédie.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR RODOGUNE.

« RODOGUNE ne ressemble pas plus à Pompée que Pompée à Cinna et Cinna au Cid, (Voltaire, Préface de Rodogune, édition de P. Corneille avec des Commentaires). C'est cette variété qui caractérise le vrai génie. Le sujet en est aussi grand et aussi terrible que celui de Théodore est bizarre et impraticable. Il y eut la même rivalité entre cette Rodogune et celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la Phedre de Racine et celle de Pradon. La Piece de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille, en 1645. Elle mourut, dès sa naissance, malgré la protection de MONSIEUR, fils de Louis XIII, et Lieutenant-Général du Royaume, à qui Gilbert, Résident de la Reine Christine, la dédia. La Reine de Suede, et le premier Prince de France ne soutinrent point ce mauvais Ouvrage,

comme, depuis, l'Hôtel de Bouillon et l'Hôtel de Nevers soutinrent la Phedre de Pradon. En vain le Résident présente à son Altesse Royale, dans son Épître dédicatoire, *la généreuse Rodogune, femme et mere des deux plus grands Monarques de l'Asie;* en vain compare-t-il cette Rodogune à MONSIEUR, qui cependant ne lui ressembloit en rien, ce mauvais Ouvrage fut oublié du Protecteur et du Public.... La Rodogune de Corneille ne parut sur le papier qu'un an, ou environ, après les représentations de la Piece de Gilbert; c'est-à-dire, un an après que cette Piece n'existoit plus. Ce qui est étrange, c'est qu'on retrouve dans ces deux Tragédies précisément les mêmes situations et souvent les mêmes sentimens que ces situations amenent. Le cinquieme est différent : il est terrible et pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre sa Piece intéressante en rendant le dénouement heureux; et il en fit l'acte le plus froid et le plus insipide qu'on pût mettre sur le Théatre. On peut encore remarquer que Rodogune joue dans la Piece de Gilbert le rôle que Corneille donna à Cléopâtre, et que Gilbert a falsifié l'Histoire.

Il est étrange que Corneille n'ait point parlé d'une ressemblance si frappante. Fontenelle dit dans sa seconde Vie de Corneille, qu'il fit confidence du plan de sa Piece à un ami ; que cet ami indiscret donna le plan au Résident, qui s'en empara contre le droit des gens. Ce trait est peu vraisemblable. Rarement un homme revêtu d'un emploi public se déshonore et se rend ridicule pour si peu de chose. Tous les Mémoires du tems en auroient parlé : ce larcin auroit été une chose publique. On parle d'un ancien Roman de Rodogune. Je ne l'ai pas vu. Il fut, dit-on, imprimé chez Sommaville, et servit également au grand Auteur et au mauvais. Corneille embellit le Roman, et Gilbert le gâta. Le style nuisit aussi beaucoup à Gilbert, car malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ses vers et ceux de ses contemporains jusqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange et la brosse des barbouilleurs. Il y a un autre Roman de Rodogune ; mais il ne fut imprimé qu'en 1668. Il est très-rare, presqu'oublié, et le premier l'est entiérement. »

« La personne qui communiqua à Gilbert le plan de Corneille, ne donna au premier qu'une fausse idée de la Piece, et ne lui parla point du cinquieme acte, qui est le chef-d'œuvre de Corneille, et peut-être celui de l'esprit humain en ce genre, dit Parfaict (Histoire du Théatre François, tome sixieme, page 296 et suivantes). Par une faute inconcevable, cet indiscret confident de Corneille confondit Rodogune avec Cléopâtre, et mit sur le compte de la premiere tout ce que Corneille fait dire et faire à l'autre. Cette erreur fut peut-être occasionnée par l'attention qu'eut Corneille de ne point nommer Cléopâtre dans toute sa Piece. Cependant, on ne peut assez s'étonner du change pris sur ces deux personnages ; et ce qui acheve de rendre ce fait plus singulier, c'est que le second, le troisieme et le quatrieme actes de la Piece de Gilbert sont pareils, non-seulement par le plan avec celle de Corneille, mais encore qu'on y trouve les mêmes situations, et quelquefois le même discours. Comment est-il possible qu'une personne qui retient si bien la marche d'une Piece puisse confondre deux caracteres aussi

marqués que ceux de Cléopâtre et de Rodogune ? Cette réflexion conduit à demander la raison du silence que garda Corneille sur la trahison de son ami et l'entreprise de Gilbert. Sans doute que son triomphe lui fit dédaigner le procédé de ces deux personnes. Ce noble orgueil étoit digne du caractere de Corneille. L'extrait suivant, continue Parfaict, fera connoître la mal-adresse de l'ami infidele et le peu de goût de Gilbert, lorsqu'il fut abandonné à son propre génie. »

« Rodogune, femme d'Hydaspe, Roi de Perse, commence la Piece et raconte à ses fils, Artaxerce et Darie, qu'Hydaspe, vaincu dans une bataille et prisonnier de Tigrane, Roi d'Arménie, a fait sa paix avec ce Roi, en épousant la Princesse Lydie sa sœur. Ce récit est suivi d'imprécations contre son infidele époux et contre Lydie, qui vient remplir sa place au trône de Perse. Oronte, que Rodogune a envoyé sur la route de la Princesse, pour l'enlever à main armée, vient apprendre à cette Reine que son ordre a été exécuté, et que Lydie est en sa puissance ; mais il ajoute que parmi les morts,

il a reconnu Hydaspe. Ce dernier événement force Rodogune à feindre quelque douleur de la perte de son époux ; mais la joie de tenir Lydie en sa possession l'emporte sur sa politique. C'est ce qui termine le premier acte. Le second ouvre par Rodogune et Lydie. La premiere accable d'injures sa malheureuse rivale. La suite de cet acte ressemble absolument pour le fonds et la marche au second de Corneille. Également dans celui-ci Rodogune propose à ses fils de la défaire de Lydie, et met la couronne et le droit d'aînesse, dont elle seule sait le secret, à ce prix. Les Princes refusent de servir sa vengeance : ils restent ensemble, et, comme ils sont tous deux amoureux de Lydie, Artaxerce, qui tient ici la place du Séleucus de Corneille, offre à Darie, qui en est l'Antiochus, tout ce qu'il peut espérer de sa naissance, s'il veut lui céder Lydie.

DARIE.

« De cent peuples fameux il faut être vainqueur
» Avant que de prétendre une place en son cœur.
» Quoi que vous me disiez et quoi que je vous die,
» L'on ne peut séparer l'Empire de Lydie :
» Cette illustre beauté veut une illustre Cour ;

» Ici l'ambition s'accorde avec l'amour.
» En vain nous opposons ces passions diverses,
» Il faut que son époux soit Monarque des Perses ;
» Et puisque la couronne appartient à l'aîné,
» Il faut qu'un seul l'obtienne et soit seul fortuné,
» Et, sans que le plus jeune en prenne jalousie,
» Qu'il ait seul la Princesse et l'Empire d'Asie. »

« Voyez comment Corneille fait répondre Antiochus dans le même cas, acte premier, scene cinquieme. »

« Le reste de la Tragédie de Gilbert n'est, jusqu'au cinquieme acte, qu'une copie très-mal faite de celle de Corneille. Dans la scene où Artaxerce et Darie pressent Lydie de déclarer ses sentimens pour l'un ou pour l'autre, après quelques refus, elle leur dit enfin :

« Entre deux grands Héros difficile est le choix.
» Puisque vous le voulez, je veux vous satisfaire.
» Vous et moi nous pleurons la mort de votre pere :
» De parricides mains l'ont mis dans le tombeau,
» Avant que notre hymen fit luire son flambeau.
» Je veux de mon amour lui donner une preuve.
» Ayant reçu sa foi, je dois agir en veuve :
» Soyez dignes de moi ; je veux l'être de vous.
» Perdez les assassins d'un pere et d'un époux :
» Lavez dedans leur sang leur noire perfidie ;

» C'est par-là seulement qu'on peut plaire à Lydie.
» Elle n'épousera, quoi qu'ordonne le sort,
» Que celui de ses fils qui vengera sa mort. »

« Voyez ce que répond Rodogune, dans Corneille, acte troisieme, scene quatrieme, aux sollicitations semblables d'Antiochus et de Séleucus. »

« Le cinquieme acte de la Tragédie de Gilbert n'a rien d'emprunté de celui de Corneille ; aussi est-il misérable, du commencement à la fin. Rodogune, qui veut faire périr Lydie, a donné ordre à Oronte de lui amener cette infortunée Princesse. Oronte revient, avec Lydie, et apprend à la Reine que Darie, ayant voulu s'opposer à son dessein, s'est précipité sur les gardes, avec si peu de précaution, qu'il est tombé mort d'un coup d'épée, où il s'est enferré. Rodogune regrette ce fils qu'elle avoit déclaré Roi, et veut venger sa mort sur Lydie. Artaxerce s'y oppose, et Darie, qui n'a reçu qu'une légere blessure, paroît à propos pour sauver sa chere Lydie. Rodogune, surprise de cet événement, change de caractere : elle embrasse Lydie, lui demande son amitié, l'unit

avec Darie, et promet de donner à Artaxerce la sœur de Lydie, qui a été faite prisonniere en même tems que cette Princesse. »

« Le Cid de Corneille, et tous les Poëmes qu'il donna ensuite au Théatre, doivent être regardés comme autant de chef-d'œuvres. Chacun d'eux est marqué au coin de l'immortalité, par un genre de beauté qui lui est propre et le caractérise. Ces différentes perfections se trouvent rassemblées dans sa Rodogune, et elle en a de particulieres, qu'on ne voit point ailleurs. L'Auteur, qui est inimitable par la disposition de ses Pieces et la peinture de ses caracteres, s'est ici surpassé lui-même. » *Ibidem*, pag. 311 et 312.

« On sait que Corneille préféroit Rodogune à toutes ses autres Pieces, et Corneille savoit juger ses propres Ouvrages, dit l'Auteur du Dictionnaire dramatique, tome troisieme, pag. 67 et 68. Rodogune a sur Polyeucte la force du style, et sur Horace la gradation d'intérêt. Elle est plus tragique que Cinna, plus régulière que le Cid. Le caractere de Cléopâtre est d'un genre neuf et d'une vigueur soutenue. Séleucus et Antiochus

tiochus intéressent; et, grace au talent de Corneille, Rodogune ne révolte pas. C'est pourtant ce qui devoit résulter de la proposition qu'elle fait aux deux fils de Cléopâtre. En la lisant, on voit combien Corneille exprimoit facilement les choses les plus difficiles. Je ne parle point du dénouement; c'est un coup de génie que rien n'a peut-être encore égalé ! »

« Il est également naturel qu'une action se dénoue par quelqu'accident qui vienne de dehors, par quelque chose d'étranger, ou par un événement dont les principes soient dans cette action même. (Fontenelle, Réflexions sur la Poétique, section soixante-douzieme) Cléopâtre, dans Rodogune, a fait tant de crimes, qu'il pourroit fort bien se trouver hors de la Piece quelqu'un qui, pour une vengeance particuliere, conspirât contre elle, et la fît mourir; et alors finiroient tous les malheurs qu'elle cause à Antiochus et à Rodogune. Il est vraisemblable aussi qu'ayant préparé à Antiochus et Rodogune un poison qu'ils refusent de prendre, elle le prenne ellemême pour leur ôter toute défiance, et meure dans le moment qu'ils alloient suivre son exemple.

Mais entre ces deux dénouemens, tous deux naturels et vraisemblables, l'art choisit le second, qui est une suite de tout ce que la Piece renferme, et exclut absolument le premier qui est pris hors de la Piece. De-là se forme une regle générale et sans exception. En effet, il est agréable de voir une action qui contient en elle-même les semences de son dénouement; mais imperceptibles et cachées aux yeux, et qui se développant, peu-à-peu, et sans aucun secours étranger, vient enfin à faire éclore ce dénouement. Par la même raison, à-peu-près, l'art a déterminé que toutes ces semences de dénouement seroient renfermées dans le premier acte, que tous les personnages y paroîtroient, ou y seroient annoncés; et il est clair que, selon le train naturel des choses, il peut fort bien entrer dans la fin d'une affaire des personnes qui n'ont pas eu de part au commencement. Mais moyennant cet établissement de l'art, la Piece forme un tout plus agréable à considérer, parce qu'il a plus de symétrie, qu'il est plus renfermé en lui-même et mieux arrondi. »

« On dit qu'au Théatre on n'aime pas les scélérats, remarque Voltaire, dans ses Commen-

taires sur Rodogune. Il n'y a point de criminelle plus odieuse que Cléopâtre, et cependant on se plaît à la voir. Elle ennoblit l'horreur de son caractere par la fierté des traits dont Corneille la peint. On ne lui pardonne pas; mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis Rodogune et le trône à son fils Antiochus. Si Corneille a manqué à son art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les esprits en suspens, et d'arranger tellement les événemens, que personne ne pût deviner le dénouement de cette Tragédie. »

« Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux.
» Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux, »

a dit Boileau, dans le troisieme Chant de son Art Poétique. « Il faut bien que cela soit ainsi, puisque l'on écoute avec plaisir le Monologue de Cléopâtre, qui ouvre le cinquieme acte de Rodogune, ajoute Voltaire. Je ne puis trahir ma pensée jusqu'à déguiser la peine que me fait ce Monologue.... Mais enfin je conçois que la détestable cruauté de Cléopâtre peut attacher, et, sur-tout, qu'on est très-curieux de savoir com-

ment elle réussira, ou succombera. C'est-là ce qui fait, à mon avis, le grand mérite de cette Piece. » *Ibidem.*

A l'occasion de l'*essai* de la coupe suspectée, que Rodogune propose de faire faire *par quelque domestique*, Voltaire observe encore « qu'apparemment les Princesses Syriennes faisoient peu de cas de leurs domestiques ; mais que cette réflexion ne peut être faite par personne, dans l'agitation où l'on est, et dans l'attente du dénouement, dont l'action fait frémir, qui est le tragique porté au comble, et qui, avec l'ensemble du rôle terrible de Cléopâtre, fera toujours réussir cette Piece. » *Ibidem.*

Nous remarquerons que Corneille rapporte dans l'Examen de Rodogune, le passage entier d'Appian Alexandrin, d'où il a puisé le sujet de cette Tragédie, tel qu'il l'avoit déja cité dans l'Argument, lorsqu'il la fit imprimer pour la premiere fois. Ce double emploi lui échappa, vraisemblablement, et nous n'avons pas cru devoir le supprimer, plus que n'a fait Voltaire, dans l'édition qu'il a donnée des Œuvres complettes de ce grand homme.

RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGÉDIE;

Représentée en 1644.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, Reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SELEUCUS, } Fils de Démétrius et de Cléopâtre.
ANTIOCHUS, }

RODOGUNE, Sœur de Phraates, Roi des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux Princes.

ORONTE, Ambassadeur de Phraates.

LAONICE, Sœur de Timagene, Confidente de Cléopâtre.

La Scene est à Séleucie, dans le Palais Royal.

RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

ENFIN ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit;
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa Princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour est venu, mon frere, où notre Reine
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,

De deux Princes jumeaux nous déclarer l'aîné ;
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre Souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même Reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un Roi, qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ?
Rodogune par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée,
Puisque celui des deux qu'elle nommera Roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers et me souviens encor
Des malheureux succès du grand Roi Nicanor,
Quand des Parthes vaincus, pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulévement.
Voyant le Roi captif, la Reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée ;
Et le sort, favorable à son lâche attentat,
Mit d'abord sous ses loix la moitié de l'État.
La Reine craignant tout de ces nouveaux orages,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages ;
Et pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frere enlever à Memphis.

Là nous n'avons rien su que de la renommée,
Qui par un bruit confus diversement semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens,
Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles,
En forma tôt le siége, et, pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du Roi.
Le peuple épouvanté, qui déja dans son ame
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la Reine à choisir un époux.
Que pouvoit-elle faire et seule et contre tous?
Croyant son mari mort, elle épousa son frere:
L'effet montra soudain ce conseil salutaire;
Le Prince Antiochus, devenu nouveau Roi,
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi.
La victoire, attachée au progrès de ses armes,
Sur nos fiers ennemis rejetta nos alarmes;
Et la mort de Tryphon, dans un dernier combat,
Changeant tout notre sort lui rendit tout l'État.
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mere,
De remettre ses fils au trône de leur pere,
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son frere;
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
Pour en venger sur lui la prison et la mort.
Jusques dans ses États il lui porta la guerre:

Il s'y fit par-tout craindre à l'égal du tonnerre ;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits....
Je vous acheverai le reste une autre fois ;
Un des Princes survient.

(*Laonice se veut retirer.*)

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice,
Vous pouvez comme lui me rendre un bon office.
Dans l'état où je suis, triste et plein de souci,
Si j'espere beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,
Et de tous les mortels, ce secret révélé,
Me rend le plus content ou le plus désolé.
Je vois dans le hasard tous les biens que j'espere,
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frere ;
Mais d'un frere si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre,
Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux.

Heureux, si sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la Princesse,
Et puis par ce partage épargner les soupirs
Qui naîtroient de ma peine ou de ses déplaisirs....
Va le voir de ma part, Timagene, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cede l'Empire;
Mais porte-lui si haut la douceur de regner,
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner,
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

(*Timagene sort.*)

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Et vous, en ma faveur, voyez ce cher objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

SEIGNEUR, le Prince vient, et votre amour lui-même
Lui peut sans interprete offrir le diadême.

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble, et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCENE V.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

VOUS puis-je en confiance expliquer ma pensée?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'hui:
L'égalité, mon frere, en est le ferme appui,
C'en est le fondement, la liaison, le gage;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,

Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie,
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remede.

SÉLEUCUS.

Si je le veux! bien plus, je l'apporte et vous cede
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, Seigneur, car je parle à présent à mon Roi;
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du trône, et moi de la Princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui de la même main qui me cede un Empire,
M'arrache un bien plus grand et le seul où j'aspire.

SÉLEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi! l'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi! l'estimez-vous moins?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frere?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi!

C'est-là tout mon malheur, c'est-là tout mon souci.
J'espérois que l'éclat dont le trône se pare,
Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi-bien qu'à moi son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah! déplorable Prince!

SÉLEUCUS.

Ah! destin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frere?

SÉLEUCUS.

O mon cher frere! ô nom pour un rival trop doux!
Que ne ferois-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle!

SÉLEUCUS.

Amour! qui doit ici vaincre de vous ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.

Un grand cœur cede un trône, et le cede avec gloire :
Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cede est un lâche, et ne sait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage ;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera Roi :
La couronne entre nous flotte encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit être Reine ;
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisions tous deux la femme d'un sujet !
Regnons ; l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, et reprise pour elle,
Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre :
Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire ; il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.
Ces deux siéges fameux de Thebes et de Troie,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il seme entre nous deux toute la jalousie,
Qui dépeupla la Grece et saccagea l'Asie ;
Un même espoir du sceptre est permis à tous deux :
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux ;

Thebes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre :
Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre.
En vain notre amitié tâchoit à partager ;
Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mere,
Va combler l'un de gloire et l'autre de misere.
Que de sujets de plainte, en ce double intérêt,
Aura le malheureux contre un si foible arrêt !
Que de sources de haine ! Hélas ! jugez le reste,
Craignez-en avec moi l'événement funeste ;
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
Faisons si bien regner l'amitié sur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frere on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thebes et Troie,
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie,
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour ;
Et de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frere ?

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me pressez !
Je le voudrai du moins, mon frere, et c'est assez ;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavouerai mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens.
Mais allons leur donner le secours des sermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les Dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels,
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEUT-ON plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGENE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne :
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur...
Mais, de grace, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presqu'enfoncés
Sur l'une et l'autre armée également heureuse,
Virent long-tems voler la victoire douteuse ;
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,

B

Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie;
Et, préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La Reine ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivoit, que sur un faux rapport
De ce premier époux elle avoit cru la mort,
Que piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée,
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il alloit épouser la Princesse sa sœur.
(C'est cette Rodogune où l'un et l'autre frere
Trouve encor les appas qu'avoit trouvé leur pere)
La Reine envoie en vain pour se justifier,
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable,
Et son amour nouveau la veut croire coupable.
Son erreur est un crime, et, pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadême,
Pour ceindre une autre tête en sa présence même;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il assurât mieux, par cette barbarie,
Aux enfans qui naîtroient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colere et d'amour,
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie,

Conduit ces deux amans et court comme à la proie,
La Reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
Et, changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte par-tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets;
Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits,
Le Roi meurt, et, dit-on, par la main de la Reine.
Rodogune captive est livrée à sa haine;
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
Alors sans moi, mon frere, elle les eût soufferts.
La Reine à la gêner prenant mille délices,
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices;
Mais, quoi que m'ordonnât cette ame tout en feu,
Je promettois beaucoup, et j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance;
Sur nous, à main armée, il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiége, et fait un tel effort,
Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage;
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter,
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.

La Reine de l'Egypte a rappellé nos Princes,
Pour remettre à l'aîné son trône et ses Provinces.
Rodogune a paru, sortant de sa prison,

Comme un soleil levant dessus notre horizon;
Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres,
Contre l'Arménien qui ravage ses terres :
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui;
La paix finit la haine, et, pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune?
Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette Cour,
Ils ont vu Rodogune et j'ai vu leur amour;
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoissant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux.....

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence....
Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance.
Adieu. Je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrete glace:
Je tremble, Laonice, et te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi! Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect;
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice;
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés:
En un mot, je crains tout de l'esprit de la Reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement,
La paix souvent n'y sert que d'un amusement;
Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États

Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats :
J'oublie et pleinement toute mon aventure;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé;
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le haït, et jamais ne s'y fie,
Et toujours alarmé de cette illusion,
Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
Telle est pour moi la Reine.

LAONICE.

Ah! Madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un désespoir jaloux,
Où força son courage un infidele époux.
Si teinte de son sang et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageoit sa vengeance à ce dur traitement:
Il falloit un prétexte à vaincre sa colere,
Il y falloit du tems; et, pour ne vous rien taire,
Quand je me disposois à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je semblois la trahir,
Peut-être qu'en son cœur, plus douce et repentie,
Elle en dissimuloit la meilleure partie,
Que se voyant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A présent que l'amour succede à la colere,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere;
Et si de cet amour je la voyois sortir,

Je jure de nouveau de vous en avertir,
Vous savez comme quoi je vous suis toute acquise?
Le Roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mere, et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore;
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi! sont-ils des sujets indignes de vos feux?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang, avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite;
Mais il est mal-aisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'est par-là que l'un d'eux obtient la préférence;
Je crois voir l'autre encore avec indifférence;
Mais cette indifférence est une aversion,
Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour! incroyable chimere!
Je voudrois être à lui, si je n'aimois son frere;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon ame.
Quelque époux que le Ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage ;
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée,
Qu'un autre qu'un mari regne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher ?

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine,
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince....

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur,
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon silence ;
Même de peur qu'un mot, par hasard échappé,
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,

Je romps un entretien dont la suite me blesse.
Adieu ; mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE, *seule.*

SERMENS fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisemens d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous.
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés...
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissans, haine dissimulée,
Digne vertu des Rois, noble secret de Cour,
Éclatez, il est tems, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes;
Mais telle que je suis et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser,
Nous n'avons rien à craindre et rien à déguiser:
Je hais, je regne encor. Laissons d'illustres marques,
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des Monarques.
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.

C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi....
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusques-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen, qu'on t'a promis en vain,
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main!
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même;
Tremble, te dis-je, et songe, en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en est publique, et les Princes tous deux,
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare;
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement,
N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement.
Ils penchent d'un côté prêts à tomber de l'autre,

Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre,
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE.

Pour un esprit de Cour et nourri chez les Grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrans.
Apprends, ma confidente, apprends à me connoître.
Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naître,
Vois, vois que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne regne, et je regne pour eux.
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre, aucun ne le demande,
Cependant je possede; et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main.
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystere
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frere ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jouir des États qu'il avoit regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupoit leur trône et craignoit leur présence,
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis,
Quand je le menaçois du retour de mes fils;
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colere,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire,

Et,

Et, content malgré lui du vain titre de Roi,
S'il regnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune,
Si content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant regner;
Son retour me fâchoit plus que son hyménée,
Et j'aurois pu l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus;
Je fis beaucoup alors, et ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari....
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte.
On m'y force, il le faut; mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle:
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle;
Et, puisqu'en te perdant, j'ai sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable et mon mal est léger.

LAONICE.

Quoi! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une Reine?

CLÉOPATRE.

Quoi! je ferois un Roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux?
N'apprendras-tu jamais, ame basse et grossiere,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?

Toi qui connois ce peuple et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards,
Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée,
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée,
Ne saurois-tu juger que si je nomme un Roi,
C'est pour le commander et combattre pour moi?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse;
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale;
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir,
Et je ferai regner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connoissois mal.

CLÉOPATRE.

Connois-moi toute entiere.
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonniere,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang
Qui m'arrêta le bras et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
M'exposoient à son frere, et foible et sans secours.
Je me voyois perdue à moins d'un tel ôtage:
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage;
Il m'imposa des loix, exigea des sermens,
Et moi j'accordai tout pour obtenir du tems.

Le tems est un trésor plus grand qu'on ne peut croire :
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire ;
J'ai pu reprendre haleine, et sous de faux apprêts...
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès ;
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Mes enfans, prenez place. Enfin, voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands Dieux ! n'ai-je souffertes !
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes ;
Je vis votre Royaume entre ces murs réduit,
Je crus mort votre pere, et, sur un si faux bruit,
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître !

Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et, de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'État que n'eussai-je pu faire !
Je choisis un époux avec des yeux de mere,
Votre oncle Antiochus; et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine son bras en releve la chute,
Que par lui de nouveau le sort me persécute;
Maître de votre État, par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous, attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place;
Et, de dépositaire et de libérateur,
Il s'érige en Tyran et lâche Usurpateur.
Sa main l'en a puni; pardonnons à son ombre :
Aussi-bien en un seul voici des maux sans nombre.
  Nicanor votre pere et mon premier époux...
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
Passons. Je ne me puis souvenir sans trembler
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :
Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
S'il plut aux Dieux ou non, s'il fut justice ou crime;
Mais soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un trône, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.

Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
Chez mon frere, avec vous, trouvoit un sûr asyle.
Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un pere vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui destinée,
Aux enfans qui naîtroient d'un second hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere,
Un trône racheté par le malheur d'un pere ;
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste Ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités !

ANTIOCHUS.

Jusques ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;
Et nous croyons tenir des soins de cet amour,
Ce doux espoir du trône aussi-bien que le jour.
Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre ;
Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Epargnez le dernier à notre souvenir ;
Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau,
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau :
Un fils est criminel quand il les examine,

Et, quelque suite enfin que le Ciel y destine,
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec même espérance ;
Mais, si nous l'attendons, c'est sans impatience.
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contens :
C'est le fruit de vos soins ; jouissez-en long-tems.
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et l'accepter si-tôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

J'ajouterai, Madame, à ce qu'a dit mon frere,
Que bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espere,
L'ambition n'est pas notre plus grand desir :
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;
Et c'est bien la raison que, pour tant de puissance,
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
Et que celui de nous dont le Ciel a fait choix,
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des Rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfans : vous fuyez la couronne.
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession ?
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober ?
O nobles sentimens d'une ame généreuse !

O fils vraiment mes fils ! o mere trop heureuse !
Le sort de votre pere est enfin éclairci ;
Il étoit innocent, et je puis l'être aussi :
Il vous aima toujours, et ne fut mauvais pere,
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frere ;
Et, dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre pere, à moi mon innocence ;
Et si sa main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime,
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé ;
Mais, comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;
Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse ;
La mort de Rodogune en nommera l'aîné....

Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné !
Redoutez-vous son frere ? Après la paix infâme
Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;
Et, tandis qu'il fait tête aux Princes d'Arménie,
Nous pouvons, sans péril, briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?

Est-ce pitié pour elle? est-ce haine pour moi?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave?....
Vous ne répondez point! Allez, enfans ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces États!
J'ai fait votre oncle Roi, j'en ferai bien un autre;
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit.....

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande;
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour.
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie:
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris:
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix.
Je puis en disposer comme de ma conquête:
Point d'aîné, point de Roi qu'en m'apportant sa tête;
Et, puisque mon seul choix vous y peut élever,
Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

(*Elle sort avec Laonice.*)

SCENE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous?

SÉLEUCUS.

O haines ! ô fureurs dignes d'une mégere !
O femme que je n'ose appeller encor mere !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurois-tu souffrir qu'on regne innocemment?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure.
Nous le nommions cruel; mais il nous étoit doux,
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous !
Confidens tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre :
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse
Ou n'est gueres sensible ou guere impétueuse;
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort,
D'en connoître la cause et l'imputer au sort !
Pour moi je sens les miens avec plus de foiblesse!
Plus leur cause m'est chere, et plus l'effet m'en blesse.
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien;
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien.
Je sais ce que je dois; mais, dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras je laisse aller ma plainte,
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministere infâme
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux Princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mere;
Et plus je vois son crime, indigne de ce rang,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence;
Mais ma confusion m'impose le silence.
Lorsque dans ses forfaits, sur nos fronts imprimés,
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés,
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide,
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide,
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur;

Et, détournant les yeux d'une mere cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
Elle est mere, et le sang a beaucoup de pouvoir;
Et, le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS.

Ah! mon frere, l'amour n'est gueres véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage,
Elle n'a rappellés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard;
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part.
Elle fait bien sonner ce grand amour de mere,
Mais elle seule enfin s'aime et se considere;
Et, quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine :
Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix!
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre :
Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent :
Il est à l'un de nous, si l'autre le consent.
Régnons, et son couroux ne sera que foiblesse;
C'est l'unique moyen de sauver la Princesse....
Allons la voir, mon frere, et demeurons unis;
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que son amour m'inspire;

Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
Notre amour aujourd'hui, si digne de pitié,
Ne sauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons ; et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voila comme l'amour succede à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un Roi
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi.
Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense!
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense!
Lorsque tu la trompois elle fermoit les yeux!
Ah! que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice?

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conserve mon ame,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma Reine
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours

A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie ;
Il faut de ces périls m'applanir la sortie,
Il faut que tes conseils m'aident à repousser......

LAONICE.

Madame, au nom des Dieux, veuillez m'en dispenser !
C'est assez que pour vous je lui sois infidelle,
Sans m'engager encore à des conseils contr'elle.
Oronte est avec vous, qui, comme Ambassadeur,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur ;
Comme c'est en ses mains que le Roi votre frere
A déposé le soin d'une tête si chere,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer :
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux Princes :
Plutôt que de vous perdre, ils perdront leurs Provinces ;
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant ; si j'étois ici vue,
Votre péril croîtroit et je serois perdue.
Fuyez, grande Princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce service en son lieu.

(*Laonice sort.*)

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadême ?
Fuirons-nous chez mon frere ? attendrons-nous la mort ?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, Madame, est assez difficile;
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville :
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer,
Ou s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse ;
Feignant de vous servir, elle sert sa maîtresse.
La Reine, qui sur-tout craint de vous voir regner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix ;
Et le Roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs et nos légéretés
D'avoir osé douter de la foi des traités,
Et, peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée et la Reine impunie.

A ces honteux moyens gardez de recourir;
C'est ici qu'il vous faut ou regner ou périr.
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne;
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah! que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une Reine en colere
Avec ce peu de gens que m'a laissé mon frere?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit, si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos pieds; c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler quand, dans ces mêmes lieux,
Vous portez le grand maître et des Rois et des Dieux?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mere,
Ménagez bien leur flamme: ils voudront tout pour vous,
Et ces astres naissans sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une Reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés.
Ils sont peu, mais vaillans, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins; et sur-tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez regner, faites regner l'amour.

(*Il sort.*)

SCENE III.

RODOGUNE, *seule.*

Quoi ! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amans mendier le service,
Et sous l'indigne appas d'un coup d'œil affété
J'irois jusqu'en leur cœur chercher ma sûreté ?
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses,
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses :
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs desirs, sans leur jeter d'amorce
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai regner, mais en régnant sur lui....
Sentimens étouffés de colere et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand Roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand, tout percé de coups,
Il me cria : « Vengeance ! adieu ; je meurs pour vous... »
Chere ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang !

Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer*, ni haïr;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'État.
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage,
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir....

Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'ose, en mes plus doux souhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes,
Je vois déja tes maux, j'entends déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi!
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes;
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes...
Mais, Dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!...
Amour qui me confond, cache du moins tes feux,
Et, content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards surpris garde-toi de paroître!

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE,

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, Princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent:
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent;
Mais un profond respect nous fit taire et brûler,
Et ce même respect nous force de parler.
L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puisque d'un droit d'aînesse, incertain parmi nous,
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre Souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de Reine;
Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,
Remet à notre Reine à nous choisir un Roi.
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne,
Donnez-la sans souffrir qu'avec elle on vous donne,
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les Dieux;
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux.
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure,
Préfere votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection
Toute notre espérance et notre ambition.
Prononcez donc, Madame, et faites un Monarque:

Nous céderons sans honte à cette illustre marque ;
Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet.
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire :
Il y mettra sa gloire ; et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance,
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
Comme sans leurs avis les Rois disposent d'elles
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
Le destin des États est arbitre du leur,
Et l'ordre des Traités regle tout dans leur cœur.
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne :
J'aimerai l'un de vous parce qu'il me l'ordonne ;
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine :
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux ;
Mais je dois, par épreuve, assez bien le connoître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé !
Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.

Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre:
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre;
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante?
Faites un Roi, Madame, et regnez avec lui,
Son courroux désarmé demeure sans appui;
Et toutes ses fureurs, sans effet rallumées,
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez?
La couronne est à nous; et, sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse:
Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre;
Pour vous faire regner ce seroit vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume,

Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous!

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croyez que ce choix, que l'un et l'autre attend,
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent;
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, si le mien se déclare.
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux:
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux;
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne:
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne.
Quoiqu'aisément je cede aux ordres de mon Roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services
Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
Par quels dégrés de gloire on me peut mériter?
En quels affreux périls il faudra vous jeter?
Ce cœur vous est acquis après le diadême,
Princes; mais gardez-vous de le rendre à lui-même:
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur et jugez mieux du nôtre;

Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin, vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh ! bien donc, il est tems de me faire connoître :
J'obéis à mon Roi, puisqu'un de vous doit l'être ;
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue,
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue;
Qu'un devoir rappellé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, Princes, tremblez au nom de votre pere !
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mere.
Je l'avois oublié sujette à d'autres loix ;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
J'aime les fils du Roi, je hais ceux de la Reine:

Reglez-vous là-dessus ; et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti ; mon choix suivra le vôtre.
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre ;
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand Roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse :
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit ;
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ?
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle.
Vous devez la punir, si vous la condamnez ;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez....
Quoi ! cette ardeur s'éteint ! l'un et l'autre soupire !
J'avois su le prévoir, j'avois su le prédire.

ANTIOCHUS.

Princesse.....

RODOGUNE.

Il n'est plus tems, le mot en est lâché ;
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appellez ce devoir haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune il faut venger un pere :
Je me donne à ce prix. Osez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, Princes.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

HÉLAS ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit ; mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le Ciel est injuste ! une ame si cruelle
Méritoit notre mere et devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphême.

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez !
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

SÉLEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frere, est bien précipitée,
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée;
Et c'est à nos desirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire:
Pour gagner un triomphe il faut une victoire....
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourmens!
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisemens:
Leur excès à mes yeux paroît un noir abyme
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur;
Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affoiblir quand je vous encourage;
Je frémis, je chancelle, et mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu....
Mon frere, pardonnez à des discours sans suite
Qui font trop voir le trouble où mon ame est réduite.

SÉLEUCUS.

J'en ferois comme vous, si mon esprit troublé
Ne secouoit le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme
Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme;
Et, jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flamme et mon ambition;
Et je vous céderois l'un et l'autre avec joie,

Si, dans la liberté que le Ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuisant.
Dérobons-nous, mon frere, à ces ames cruelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espere encore un peu:
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu,
Et son reste confus me rend quelques lumieres
Pour juger mieux que vous de ces ames si fieres.
Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs:
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs;
Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissez, soupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre; et peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse, ni mere
N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire;
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais Roi.
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre:
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre;
Je n'en suis point jaloux, et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ANTIOCHUS, *seul.*

Que je serois heureux, si je n'aimois un frere !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglemtnt.....
Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit:
On le croit repoussé quand il s'approfondit;
Et, quoiqu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade.
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes Dieux rendre vain ce présage !...
Cependant, allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

PRINCE, qu'ai-je entendu? Parce que je soupire
Vous présumez que j'aime et vous m'osez le dire!
Est-ce un frere, est-ce vous dont la témérité
S'imagine.....

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,
Princesse; aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire.
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts;
Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des Dieux, au nom de cette flamme....

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame,
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai; mais, quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous;
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux,
Et ce sont les effets du souvenir fidele
Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, soyez ses fils et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti.
Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire,
Ce cœur, pour qui le vôtre à tout moment soupire,
Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé;
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant qu'il est encor le même.
Ah! Princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui-même;
A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras:
Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux se faire entendre;
Une seconde fois il vous le dit par moi:
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi,
Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystere
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mere?

ANTIOCHUS.

Ah! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah! je vois trop regner son parti dans votre ame;
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, Madame,
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrete
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprete;
Exécutez son ordre, et hâtez-vous sur moi
De punir une Reine, et de venger un Roi;
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévere,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere:
De deux Princes unis à soupirer pour vous,
Prenez l'un pour victime et l'autre pour époux.
Punissez un des fils des crimes de la mere;
Mais payez l'autre aussi des services du pere,
Et laissez un exemple à la postérité,
Et de rigueur entiere et d'entiere équité.
Quoi! n'écouterez-vous ni l'amour, ni la haine?

Ne pourrai-je obtenir ni salaire, ni peine ?
Ce cœur qui vous adore et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas ! Prince !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le Roi que vous plaignez ?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere ?

RODOGUNE.

Allez.... ou pour le moins, rappellez votre frere ;
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux,
Lorsque je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;
Je vous bravois tantôt, et maintenant je tremble.
J'aime ; n'abusez pas, Prince, de mon secret :
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux ;
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;
Vous l'avez fait renaître, en me pressant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables loix.
D'un pere mort pour moi voyez le sort étrange !
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner.
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende :
Votre refus est juste autant que ma demande ;
A force de respect votre amour s'est trahi :

Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obéi,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
Rentrons donc sous les loix que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage :
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
Je n'oublîrai jamais que je me dois un Roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mere
Que le trône me donne ou vous, ou votre frere;
Attendant son secret vous aurez mes desirs,
Et s'il le fait regner, vous aurez mes soupirs...
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? son bonheur est le mien:
Rendez heureux ce frere, et je ne perdrai rien.
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende:
Je bénirai le Ciel d'une perte si grande;
Et, quittant les douceurs de cet espoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu; mon esprit se confond....
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

ANTIOCHUS, *seul.*

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés;
Tu viens de vaincre, amour! Mais ce n'est pas assez;
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,
Et prête-lui pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire au cœur des vrais amans,
Cette pitié qui force, et ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses...
Voici la Reine.... Amour, nature, justes Dieux!
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux!

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Eh! bien, Antiochus, vous dois-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le Ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez?

ANTIOCHUS.

Je sais que je péris, si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colere,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frere ?
Il a su me venger, quand vous délibériez,
Et je dois à son bras ce que vous espériez ?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;
C'est périr en effet que perdre un diadême.
Je n'y sais qu'un remede, encore est-il fâcheux,
Etonnant, incertain et triste pour tous deux :
Je périrai moi-même avant que de le dire ;
Mais, enfin, on perd tout, quand on perd un Empire.

ANTIOCHUS.

Le remede à nos maux est tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain :
Votre seule colere a fait notre infortune ;
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune.
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour, sans doute, vous offense ;
Mais, enfin, nos malheurs croissent par le silence ;
Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié :
Au point où je les vois, c'en est le seul remede.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possede ?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi,
Ou si vous présumez être déja mon Roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche, avec respect, à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPATRE.

Moi ! j'aurois allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?
Nous avez-vous mandé qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnât à l'un de nous le trône et la Princesse ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si sa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux :
Le desir de regner eût fait la même chose ;
Et, dans l'ordre des loix que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire.
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frere,
Et cette crainte, enfin, cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir une haine cachée,
Que la foi des traités n'avoit point arrachée ?

CLÉOPATRE.

Non ; mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois su prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune,
Sans moi, sans mon courage eût mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauroient conserver un généreux courroux ;
Et je le retenois, avec ma douceur feinte,

Afin

Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colere et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant, je presse, sollicite,
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer:
Vous ne considérez ni lui, ni mon injure;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature,
Et je pourrois aimer des fils dénaturés!

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés;
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possede.

CLÉOPATRE.

Non, non, où l'amour regne il faut que l'autre cede.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux:
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous;
Mais aussi...

CLÉOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle!

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périssez, périssez: votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion;
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien ! triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne,
Madame ? commandez, je suis prêt d'obéir ;
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir,
Heureux, si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colere !
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rebellion,
Du moins, souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles soupirs et d'impuissantes larmes.

CLÉOPATRE.

Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !
Que bien plus aisément j'en saurois triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence :
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance ;
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs :
Je sens que je suis mere auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rends et ma colere expire :
Rodogune est à vous, aussi-bien que l'Empire ;
Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'aîné,
Possédez-la, regnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends graces aux Dieux qui calment votre haine....
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.

Je ne vous dis plus rien ; vous aimez votre mere,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! je triomphe donc sur le point de périr !
La main qui me blessoit a daigné me guérir !

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle ;
Allez à la Princesse en porter la nouvelle :
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé,
Vous n'aimeriez pas tant, si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !......
Oui, Madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc : ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens ;
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haîne est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colere.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mere ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci....

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi son frere, et nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume;
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien: il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne seroit de vous.

(*Laonice sort.*)

SCENE V.

CLÉOPATRE, *seule.*

Que tu pénetres mal le fond de mon courage !
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage,
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence....

Et toi, crédule amant que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des Immortels préfere ta fortune;
Tandis que, mieux instruit en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger!
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche:
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincere un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCENE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.

SAVEZ-VOUS, Séleucus, que je me suis vengée?

SÉLEUCUS.

Pauvre Princesse, hélas!

CLÉOPATRE.

Vous déplorez son sort!

Quoi! l'aimiez-vous?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidele;
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O Ciel! et de qui donc, Madame?

CLÉOPATRE.

C'est de vous,
Ingrat! qui n'aspirez qu'à vous voir son époux;
De vous, qui l'adorez, en dépit d'une mere;
De vous, qui dédaignez de servir ma colere;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes desirs,
S'oppose à ma vengeance et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi?

CLÉOPATRE.

De toi, perfide! ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le trône étoit à toi par le droit de naissance,
Rodogune avec lui tomboit en ta puissance,
Tu devois l'épouser, tu devois être Roi;
Mais, comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frere!

CLÉOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné.
Et par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentimens vous avoient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux,
Que mon cœur n'ait donnés à ce frere avant vous;
Et si vous bornez-là toute votre vengeance,
Vos desirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit,
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi! je conserverois quelque courroux secret?

CLÉOPATRE.

Quoi! lâche! tu pourrois la perdre sans regret?
Elle, de qui les Dieux te donnoient l'hyménée;
Elle, dont tu plaignois la perte imaginée?

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte;
Et tel qui se console après l'instant fatal,
Ne sauroit voir son bien aux mains de son rival:
Piqué jusques au vif il tâche à le reprendre,
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre,

D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mere
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frere?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connoître et la faire avorter;
J'en prends à conserver, malgré toi, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrete rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi ; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire ? et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés,
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez?

CLÉOPATRE.

Comme Reine à mon choix je fais justice ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscretes.
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites,
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez et plus que je ne veux.
Le respect me défend d'en dire davantage.

Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frere et zele pour mon Roi.
Adieu.

(Il sort.)

SCENE VII.

CLÉOPATRE, *seule.*

De quel malheur suis-je encore capable?
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans révoltés et deux rivaux unis.
Quoi! sans émotion perdre trône et maîtresse!
Quel est ici ton charme! odieuse Princesse?
Et par quel privilége, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un et m'ôter tous les deux?
N'espere pas pourtant triompher de ma haine,
Pour régner sur deux cœurs tu n'es pas encor Reine!
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi,
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi;
Mais n'importe, mes mains, sur le pere enhardies,
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies;
Leurs jours également sont pour moi dangereux:
J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux....
Sors de mon cœur, nature! ou fais qu'ils m'obéissent,
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent....

Mais déja l'un a vu que je les veux punir:
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le tems d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE, *seule.*

Enfin, graces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi;
La mort de Séleucus m'a vengée à demi;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frere,
Peut déja de ma part les promettre à son pere:
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé....
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadême?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?
Me seras-tu fidele?... Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang...
Reste du sang ingrat d'un époux infidele,

Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui;
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abyme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime;
Et te faisant mon Roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi pere et frere à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine:
Il faut ou condamner, ou couronner sa haine....
Dût le peuple, en fureur pour ses maîtres nouveaux,
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le Ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir;
Par un coup du tonnerre il vaut mieux en sortir:
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le Ciel, pourvu que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un visage remis:
Il est doux de périr après ses ennemis;
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette....
Mais voici Laonice; il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCENE II.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

VIENNENT-ILS, nos amans?

LAONICE.

Ils approchent, Madame;
On lit dessus leur front l'alégresse de l'ame :
L'amour s'y fait paroître avec la majesté;
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grace en tous deux toute auguste et royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais:
C'est-là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux Immortels
Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
Tous nos vieux différens de leur ame exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le Prince et Rodogune....
Mais je les vois déja; Madame, c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, troupes de Parthes et de Syriens.

CLÉOPATRE.

APPROCHEZ, mes enfans..... Car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle,
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas?

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas:
Il m'est trop doux, Madame; et tout l'heur que j'espere,
C'est de vous obéir et respecter en mere.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi seulement: vous allez être Rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance;
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos loix que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'ose le croire ainsi; mais prenez votre place,
Il est tems d'avancer ce qu'il faut que je fasse.....

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en même rang, et Cléopâtre à sa droite; mais en rang inférieur et qui marque quelque inégalité, Oronte s'assied aussi

à la gauche de Rodogune avec la même différence, et Cléopâtre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné.)

Peuples qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du Roi son frere, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Eleve dans le trône et donne à la Princesse.
Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui;
Je cesse de régner: il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de Souveraine:
Voici votre Roi, peuple, et voilà votre Reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux;
Aimez-les, et mourez s'il est besoin pour eux.....
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise;
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.
(*Laonice apporte une coupe.*)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroître,
Madame; et j'en ferai récit au Roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci....
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale:
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié!

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.*

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mere !

CLÉOPATRE.

Le tems presse, et votre heur d'autant plus se differe.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens :
Voici l'heureux essai de nos contentemens.....
Mais si mon frere étoit le témoin de ma joie....

CLÉOPATRE.

C'est être trop cruel, de vouloir qu'il la voie ;
Ce sont des déplasirs qu'il fait bon d'épargner,
Et sa douleur secrete a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine.
Mais, n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, Troupe de Parthes et de Syriens.

TIMAGENE.

Ah ! Seigneur !

CLÉOPATRE.

Timagene,
Quelle est votre insolence ?

TIMAGENE.

Ah ! Madame.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappellés...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGENE.

Le Prince votre frere.....

ANTIOCHUS.

Quoi ! se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-tems afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du Ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de foiblesse étendu,
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu ;
Son ame à ce penser paroissoit attachée.
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant.....

ANTIOCHUS.

Enfin, que faisoit-il ? achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde plaie, en l'estomac ouverte,
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte....

CLÉOPATRE.

Il est mort ?

TIMAGENE.

Oui, Madame.

CLÉOPATRE.

Ah ! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme !
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame ; et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGENE, *à Cléopâtre.*

Madame, il a parlé ; sa main est innocente.

CLÉOPATRE, *à Timagene.*

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagene, souffrez la douleur d'une mere
Et les premiers soupçons d'une aveugle colere.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit ? achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel spectacle à l'instant je m'écrie,
Et soudain à mes cris ce Prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant ;
Et ce reste égaré de lumiere incertaine,
Lui peignant son cher frere, au lieu de Timagene,
Rempli de votre idée il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié regne sur le courroux.

« Une main qui nous fut bien chere
» Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain :

» Régnez, et sur-tout, mon cher frere,
» Gardez-vous de la même main.
» C'est.... » La Parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumiere s'éteint, et son ame s'envole;
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'alégresse publique.
O frere plus aimé que la clarté du jour!
O rival aussi cher que m'étoit mon amour!
Je te perds, et je trouve, en ma douleur extrême,
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même!
O de ses derniers mots fatale obscurité,
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques, enfin, que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité! qui dois-je en soupçonner?
« Une main qui nous fut bien chere. »
(*A Rodogune.*)
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mere?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain:
Nous vous avons tous deux refusé notre main.
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au défaut de la nôtre?...
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?...
Est-ce vous désormais dont je me dois garder?

CLÉOPATRE.

Quoi! vous me soupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi ! je vous suis suspecte !

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte;
Mais, quoique sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin, je ne connois que vous...
As-tu bien entendu ? dis-tu vrai, Timagene ?

TIMAGENE.

Avant qu'en soupçonner la Princesse ou la Reine,
Je mourrois mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire...
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc !
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais, si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi.
Qui que vous soyiez donc, recevez une vie
Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.

(*Il tire son épée, et veut se tuer.*)

RODOGUNE.

Ah ! Seigneur, arrêtez !

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, regnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui, pour m'assassiner, ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure:
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure;
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devroit essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier,
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mere
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere,
Je vous dirai, Seigneur, car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon Juge et mon Roi,
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine,
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre:
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;

Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(A Rodogune.)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais, ô Dieux ! quelle rage est la vôtre !
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et foible appui
Qu'une mere opprimée eût pu trouver en lui !
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?
Si je m'en plains au Roi, vous possédez mon juge,
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin, je suis leur mere, et vous leur ennemie :
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie :
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE, *à Cléopâtre.*

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée;
Et, n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser, sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine,
Pour me faire coupable a quitté Timagene;
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée;

Mais de ces derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable,
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien, par respect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien,
Et qui sur un époux fit son apprentissage,
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentimens dans mon ame élevés;
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre.
Le Roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre:
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être, et me connoît aussi...

(*A Antiochus.*)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chere,
Que, pour don nuptial, vous immoler un frere!
On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur...

(*A Cléopâtre.*)

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame! et que feroit toute votre Syrie,
Où seule et sans appui contre mes attentats,
Je verrois?... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, et dans la mort d'un frere
Je ne veux point juger entre vous et ma mere.
Assassinez un fils, massacrez un époux;
Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée,

Pour m'exposer à tout, achevons l'hyménée...
Cher frere, c'est pour moi le chemin du trépas ;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre.
Heureux, si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connoître en achevant sur moi ;
Et si du Ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre....
Donnez-moi...

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi ! Seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain.
Donnez...

RODOGUNE.

Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main !
Cette coupe est suspecte ; elle vient de la Reine :
Craignez de toutes deux quelque secrete haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser !

RODOGUNE.

De toutes deux, Madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne et vous tiens innocente ;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour subir les mêmes loix :
On ne peut craindre trop pour le salut des Rois ;
Donnez donc cette preuve, et pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLÉOPATRE,

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même... Eh bien ! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe de la main de Cléopâtre, après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort;
Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi qui ne vois rien dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
J'en laisse la vengeance aux Dieux qui les connoissent,
Et vais, sans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déja tout égarés, troubles et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle... Ah! bons Dieux ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle est ma mere, il faut la secourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeller à la vie !
Ma haine est trop fidelle et m'a trop bien servie;
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi :
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi;

Mais j'ai cette douceur, dedans cette disgrace,
De ne voir point regner ma rivale en ma place.
Regne de crime en crime, enfin, te voilà Roi:
Je t'ai défait d'un pere, et d'un frere et de moi.
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union,
Qu'horreur, que jalousie et que confusion;
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble.

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour!

CLÉOPATRE.

Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour...
Qu'on m'emporte d'ici; je me meurs!... Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(*Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.*)

SCENE V et derniere.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, Troupe de Parthes et de Syriens.

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste Ciel vous est bien favorable :
Il vous a préservé sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir ;
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus ou sa vie ou sa mort.
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple!...
Plaignez mon infortune... Et vous, allez au temple,
Y changer l'alégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funebre appareil ;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les Dieux voudront être à nos vœux plus propices.

FIN.

EXAMEN DE RODOGUNE.

Le sujet de cette Tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles sur la fin du livre qu'il a fait des guerres de Syrie. *Démétrius, surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, et vécut quelque tems prisonnier dans la cour de leur Roi Phraates, dont il épousa la sœur nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des Rois précédens, s'empara du trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre, encore enfant, fils d'Alexandre le Bâtard, et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque tems comme tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit, et prit lui-même la couronne, sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Antiochus, frere du Roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, et les troubles qui l'avoient suivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De-là il porta ses armes contre Phraates, et vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius retournant dans son Royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit conçu une telle indignation, qu'elle avoit épousé ce même Antiochus frere de son mari. Elle avoit deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'ainé, d'un coup de fleche, si-tôt qu'il eût pris le diadême après la mort de son pere, soit*

qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus son frere lui succéda, et contraignit cette mere dénaturée de prendre le poison qu'elle lui avoit préparé.

Justin en ses 36, 38 et 39 livres raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des Machabées et Josephe au 13 des antiquités Judaïques, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier Acte, et pour l'effet du cinquieme, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenoit en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la Piece le nom de cette Princesse, plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette Reine de Syrie avec cette fameuse Princesse d'Égypte qui portoit même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour, quel étoit celui de mes Poëmes que j'estimois le plus, et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de Cinna, ou du Cid, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer en quelque sorte au

respect que je devois à ceux que je voyois pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de peres pour quelques-uns de leurs enfans, plus que pour les autres: peut-être y entre-t-il un peu d'amour propre, en ce que cette Tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidens surprenans qui sont purement de mon invention, et n'avoient jamais été vus au Théatre ; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout-à-fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentimens ; mais certainement on peut dire que mes autres Pieces ont peu d'avantages, qui ne se rencontrent en celle-ci. Elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié, et cet heureux assemblage est ménagé de sorte, qu'elle s'éleve d'Acte en Acte. Le second passe le premier, le troisieme est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complette. Sa durée ne va point, ou fort peu, au-delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la maniere que je l'explique dans le troisieme de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le Théatre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier Acte, qu'il est mal-aisé

de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre dans le second, feroit connoître beaucoup de choses par sa confidence avec Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation; mais ces deux scenes demeureroient assez obscures, si cette narration ne les avoit précédées, et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier Acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auroient pû se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang froid à un personnage protatique, qui se pourroit toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagene qui l'écoute n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquieme à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir su déja en la cour d'Égypte, où il étoit en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du Roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passoit dans la Syrie qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avoit déja quelque tems qu'il étoit de retour avec les Princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur, comment se sont passés tous ces troubles qu'il dit ne savoir que confusément.

Pollux, dans Médée, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui ; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe où il vient d'arriver, et son séjour en Asie que la mer en sépare, lui donne juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la Piece qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant ; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans Horace, vous trouverez qu'elle fait un tout autre effet. Camille qui l'écoute a intérêt comme lui à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage, et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leur malheur, et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voyent leurs freres dans l'un, et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que lorsque la Tragédie a son fondement sur des guerres entre deux États, ou sur d'autres affaires publiques, il est très-mal-aisé d'introduire un Acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci. Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avoit épousé Rodogune chez les Parthes, et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de

Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas, dans l'Oreste d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avoit pas encore épousé Rodogune, et venoit l'épouser dans son Royaume, pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfans qui naîtroient de ce mariage. Cette fiction m'étoit absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auroient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur pere, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs.

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins, et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pû trahir son secret aux Princes, ou à Rodogune, si elle l'eût su plutôt, et cette ambitieuse mere ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour, indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les Princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la Reine leur avoit faite, et devoit prévoir que si elle se fût déclarée pour Antiochus, qu'elle aimoit, son enne-

mie qui avoit seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pû causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avoit point de meilleur moyen, que de rappeller le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur pere, qui avoit perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le traité de paix l'avoit forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnoissance, la liberté qu'ils lui rendoient la rejettoit dans cette obligation. Il étoit de son devoir de venger cette mort; mais il étoit de celui des Princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïroit, s'ils lui avoient obéi, que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur pere seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains.

Je dirai plus. Quand cette proposition seroit tout-à-fait condamnable en sa bouche, elle mériteroit quelque grace, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au Théatre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les Princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la Piece qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus par dépit renonce au trône, et à la possession de cette Princesse; que la Reine, le voulant animer contre son frere, n'en peut

rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parce que s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frere, d'autant qu'elle espere que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son tems pour l'assassiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté, pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avoit qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derriere le Théatre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complette, puisqu'ils sont hors de péril, et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux freres, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

FIN.

HÉRACLIUS,

EMPEREUR D'ORIENT,

TRAGÉDIE

DE P. CORNEILLE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A MONSEIGNEUR
SÉGUIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je sais que cette Tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jetter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à votre grandeur qui n'en fût pas entiérement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton, ou d'un Séneque ; mais comme je tachois d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier, et les applaudis-

semens qui ont suivi les représentations de ce Poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture, m'a flatté aisément, jusques à me persuader que je ne pouvois prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnoissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerois pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerois dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernieres obligations que je vous ai ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénûment que les intérêts de ma propre réputation m'en imposoient une très-pressante nécessité. Le bonheur de mes Ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie avec raison de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connoître l'honneur que

j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que votre Grandeur fait aux Gens de Lettres, que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les Sciences ou les talens de l'esprit élevent au-dessus du commun, que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent, et qu'enfin nos plus belles Muses, que feu Monseigneur le Cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seroient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avoient trouvé chez votre Grandeur la même protection qu'elles rencontroient chez son Éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites, dans les hommages qu'il vous en doit ? Trouvez bon, Monseigneur, *que celui-ci, plus heureux que le*

reste des miens, affranchisse mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, et que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquise, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant, non-seulement que je ne suis pas tout-à-fait inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos graces. De sorte que, quand votre vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois toute ma vie, très-véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidele Serviteur,
P. CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Voici une hardie entreprise sur l'Histoire, dont vous ne connoîtrez aucune chose dans cette Tragédie, que l'ordre de la succession des Empereurs Tibere, Maurice, Phocas et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'Empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un Préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'Empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'Histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'Impératrice Constantine. Comme j'ai fait régner ce Tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette Princesse que dans la quinzieme année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cin-

quieme. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise ; l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des Anciens que j'ai rapportés sur Rodogune, semblent l'autoriser suffisamment ; mais, à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux ; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parlant de la mort de l'Empereur Maurice et de celle de ses fils, que Phocas faisoit immoler à sa vue, rapporte une circonstance très-rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette Tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zele pour ce malheureux Prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens, qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange et l'empêcha, par une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille étoit un juste jugement de Dieu, auquel

il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mere, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son Prince, et l'on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette Nourrice une Gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne pouvoit cacher long-tems cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisoit faire, et se voyant même déja soupçonnée, et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes graces de ce Tyran, en lui allant offrir ce petit Prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus ac-

quise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jettée, à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice qu'il avoit seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui, donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrisoit comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce Tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; et à son retour je fais qu'elle lui donne Héraclius pour son fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, pendant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux Princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'Empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frere et de la sœur, avertit Héraclius de sa

naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidens d'un Poëme si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumieres, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie n'en savent rien, non plus que le reste des Acteurs, hormis Léontine, et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mere expose son fils à la mort pour en préserver un autre; à quoi j'ai deux réponses à faire. La premiere, que notre unique Docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses Interpretes, *extrà fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfans, et nous donne pour exemple Œdipe, qui, ayant tué un Roi de

Thebes, l'ignore encore vingt ans après. L'autre, que l'action étant vraie du côté de la mere, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la Poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidens qui sont appuyés de l'Histoire. Tout ce qui entre dans le Poëme doit être croyable; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle Tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parce que, bien que cela soit fort vraisemblable, il n'excite dans l'ame des Spectateurs ni pitié, ni crainte, qui sont les deux passions de la Tragédie;

Tragédie ; mais il nous renvoie la choisir dans les événemens extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un pere qui tue son fils, une femme son mari, un frere sa sœur : ce qui n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'Histoire ou de l'opinion commune pour être cru ; si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les Anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas le lieu de m'étendre ici plus au long sur cette matiere ; j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en sapper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui, peut-être, ne sont pas généralement avouées des Savans. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montagne,

non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

NOTE DES RÉDACTEURS.

LE sujet d'Héraclius est assez détaillé dans cet Avis au Lecteur, et dans l'Examen qui suit la Piece, pour que nous soyions dispensés de le donner ici séparément.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
HÉRACLIUS.

« Il s'est élevé, depuis long-tems, une dispute assez vive, pour savoir quel étoit l'original, ou l'Héraclius de Corneille, ou celui de Caldéron. N'ayant rien vu de satisfaisant dans les raisons que chaque parti alléguoit, j'ai fait venir d'Espagne l'Héraclius de Caldéron, intitulé : *En esta vida todo esverdad y todo mentira....* J'ai traduit cet Ouvrage, et l'on peut voir aisément quelle est la différence du genre employé par Corneille et de celui de Caldéron. On découvre au premier coup-d'œil quel est l'original. » Voltaire, Préface de sa Traduction de l'Héraclius Espagnol : *La Comédie fameuse, dans cette vie tout est vérité, et tout est mensonge.*

« L'Héraclius de Caldéron est un Roman

moins vraisemblable que tous les Contes des *Mille et une Nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'Histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde.... Il y a aussi des traits sublimes dans Caldéron ; mais presque jamais de vérité. Nous avons beaucoup de Pieces ennuyeuses dans notre Langue, ce qui est encore pis ; mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare. Il faudroit avoir les yeux de l'entendement bien bouchés, pour ne pas appercevoir dans ce fameux Caldéron la nature abandonnée à elle même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste ; et sûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de personne. On assure d'ailleurs que Caldéron ne savoit pas le François, et qu'il n'avoit même aucune connoissance du Latin, ni de l'Histoire. Son ignorance paroît assez quand il suppose une Reine de Sicile du tems de Phocas, un Duc de Calabre, des fiefs de l'Empire, et sur-tout quand il fait tirer du canon. Un homme qui n'avoit lu aucun Auteur dans une langue étrangere, auroit-il imité l'Héraclius de Corneille pour le traves-

tir d'une maniere si horrible ? Aucun Ecrivain Espagnol ne traduisit, n'imita jamais un Auteur François jusqu'au regne de Philippe V ; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos Livres de Physique. Nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante Pieces Dramatiques des Espagnols, du tems de Louis XIII et de Louis XIV. P. Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid* : il traduisit le *Menteur*, la *Suite du Menteur* ; il imita *D. Sanche d'Aragon*. N'est il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la Piece de Caldéron, il les ait insérés dans son Héraclius, et qu'il ait embelli le fonds du sujet ? Moliere ne prit-il pas deux scenes du *Pédant joué* de Cirano de Bergerac, son compatriote et son contemporain ? Il est bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Caldéron ; mais il ne l'est pas que Caldéron ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier. L'Héraclius Espagnol étoit très-fameux en Espagne ; mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commen-

cerent en 1645. La guerre des Auteurs se faisoit quand tout retentissoit des cris : *Point de Mazarin !* Pouvoit-on s'aviser de faire venir une Tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille ? Et quelle mortification lui auroit-on donnée ? Il auroit été avéré qu'il avoit imité sept ou huit vers d'un Ouvrage Espagnol. Il l'eut avoué alors, comme il avoit avoué ses Traductions de Guillen de Castro, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avoit avoué la Traduction du *Menteur.* C'est rendre service à sa Patrie, que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangere. S'il ne parle pas de Caldéron dans son Examen, c'est que le peu de vers traduits de Caldéron ne valoit pas la peine qu'il en parlât. Il dit, dans cet Examen, que son Héraclius est *un original dont il s'est fait depuis de belles copies.* Il entend toutes nos Pieces d'intrigues où les Héros sont méconnus. S'il avoit eu Caldéron en vue, n'auroit-il pas dit que les Espagnols commençoient enfin à imiter les François, et leur faisoient le même honneur qu'ils en avoient reçu ? Auroit-il, sur-tout, appellé l'Héraclius de Caldéron une *belle copie ?*

On ne sait pas précisément en quelle année la *Famosa Comédia* fut jouée ; mais on est sûr que ce ne put être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée dans des Romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le Docteur Emanuel de Guera, Juge Ecclésiastique, chargé de revoir tous les Ouvrages de Caldéron, après sa mort, parle ainsi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître Emanuel auroit-il dit que Caldéron n'imita jamais personne, s'il avoit pris le sujet d'Héraclius dans Corneille ? Ce Docteur étoit très-instruit de tout ce qui regardoit Caldéron : il avoit travaillé à quelques-unes de ses Comédies.... Au reste, il est inutile au progrès des Arts de savoir qui est l'Auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un Art si long-tems barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France. » *Idem*, Dissertation sur l'Héraclius de Caldéron.

Voici l'Extrait que Joly, Editeur de Corneille, donne, en partie, de l'Héraclius de Caldéron.

« La scene est en Sicile, sur des Montagnes où Phocas, accompagné d'une troupe de chasseurs, raconte à la Reine Cinthia, comment de simple chef de bandits, et sorti d'une famille obscure, il est parvenu à l'Empire d'Orient. Il joint à ce récit deux faits particuliers ; l'un est la naissance d'Héraclius, fils de l'Empereur Maurice, dont il occupe la place, et dont Eudoxe (que Caldéron fait Impératrice) est accouchée, après la perte de la bataille où ce Prince fut tué ; l'autre fait est qu'avant son avénement à l'Empire, il avoit eu d'une jeune paysanne, nommée Eriphile, un fils qui lui est cher, qu'il revient dans sa Patrie à dessein d'y chercher ce fils et de faire périr Héraclius, ajoutant que ces deux enfans ont été reçus et enlevés par Astolphe, montagnard de Sicile, attaché à Maurice, et que depuis ce moment il n'en a point entendu parler. A peine a-t-il achevé de parler, qu'une femme appellée Libia, fille du Sorcier Lisippo, accourt effrayée, en disant

qu'elle vient de voir un spectre qui n'est ni homme, ni brute, et qui ne paroît plus qu'un cadavre. C'est précisément Astolphe, que suivent Héraclius et Léonide, fils de Phocas. Le bruit des instrumens de chasse, qui a pénétré jusqu'à eux, les a fait sortir de leur caverne. Héraclius et Léonide, qui n'ont jamais vu de femmes, rencontrent la Reine de Sicile et la fille du Sorcier : ils en deviennent subitement amoureux ; le premier de Cinthia, et l'autre de Libia. Ces deux Dames sont aussi flattées que surprises de trouver tant de galanterie en des hommes qui paroissoient si sauvages, couverts de peaux de bêtes, et dont l'abord les avoit effrayées. Phocas, plein du soin qui l'occupe, ne doute pas que l'un des deux ne soit Héraclius. Il leur fait plusieurs questions, sans en pouvoir tirer aucun éclaircissement. Tous deux persistent à dire qu'ils ignorent qui ils sont, depuis quand et pourquoi ils habitent ces lieux champêtres. Phocas ordonne leur mort ; mais Astolphe dit que c'est à lui qu'il faut ôter la vie, puisque lui seul est instruit de leur sort, et qu'il ne veut pas le déclarer. Il déclare seulement que

l'un des deux est Héraclius, et n'en dit pas davantage. Phocas ordonne de nouveau qu'on les fasse mourir. Astolphe suspend encore l'exécution de cet ordre, en assurant Phocas que l'un de ces deux jeunes hommes est son fils, et, pour l'en convaincre, il lui montre un bijou qu'Eriphile lui a donné en lui confiant l'enfant dont elle venoit d'accoucher. »

« Tout ce qui suit, ajoute Joly, a les mêmes beautés que nous admirons dans Corneille. Rien n'est au-dessus de la noblesse et de la fermeté que ces deux hommes font paroître à soutenir l'honneur d'être fils de Maurice, quoiqu'ils sachent l'un et l'autre que cet honneur doit leur coûter la vie. »

Cependant Léonide montre un caractere féroce, et veut contraindre Astolphe, par violence, à leur dévoiler le mystere de leur naissance. Héraclius, plus généreux, prend la défense d'Astolphe contre Léonide. Phocas et Cinthia les séparent. Libia, dont le pere a deviné le secret, par son pouvoir magique, apprend enfin à Héraclius qu'il est fils de Maurice. Léonide, à cette nouvelle, qui l'éloigne

du trône, se livre à toute sa fureur; et espérant en tirer quelqu'avantage après la mort de Phocas son pere, il se détermine à l'assassiner. Héraclius leve le poignard pour l'empêcher, et est lui-même accusé par Phocas, qui le fait porter avec Astolphe sur un batteau percé, que la mer doit engloutir. Au moment où ils sont près de périr, Frédéric, grand Duc de Calabre, et qui se dit neveu de Maurice, vient, d'après les prédictions du Sorcier Lisippo, pour venger sur Phocas l'usurpation de l'Empire. Il voit Héraclius et Astolphe, qui se font reconnoître à lui; et, renonçant aussi-tôt à ses prétentions personnelles, il jure de servir le fils de Maurice. Le combat s'engage entre Phocas et Frédéric, aidé d'Héraclius. Le Tyran est tué, et Héraclius proclamé Empereur. Il s'unit à la Reine Cinthia, et Léonide, qui a perdu toute espérance de régner, prête serment de fidélité à Héraclius, qui lui donne Libia.

Cette Piece est divisée en trois Journées, entremêlée de divertissemens et de magie, ce qui ne convient pas beaucoup au fonds du sujet, et ce qui ne ressemble gueres à l'ouvrage du créa-

teur

teur de notre Théâtre, sur lequel Parfaict s'exprime ainsi, (Histoire du Théâtre François, tome septieme, page 81 et suivantes). « Voici encore un nouveau chef-d'œuvre de Corneille, et en même tems de l'esprit humain, par l'effort de l'imagination. C'est un modele inimitable pour les Poëmes Dramatiques dont l'intrigue est extrêmement chargée d'incidens, et qu'en termes de l'Art, on nomme implexes. Ici non-seulement chaque acte, mais chaque scene change la situation et l'état des personnages. Il faut avouer que tout autre que l'Auteur auroit succombé dans cette entreprise, et qu'il falloit un génie aussi sublime que le sien pour concevoir et exécuter un tel plan, avec cet Art qui remplit d'admiration tous les connoisseurs. C'est à la Tragédie dont nous parlons qu'on peut appliquer particuliérement ce que La Bruyere a dit, en général, de Corneille, qu'il aimoit à charger la scene d'événemens, dont il est presque toujours sorti avec succès. Rodogune, il est vrai, l'emporte par la force de la versification, les caracteres et ces beautés qui frappent et qui étonnent; mais celle-ci est supérieure du

côté de l'exposition : elle ne s'y développe que peu-à-peu. Le Spectateur instruit seulement de ce qu'il est nécessaire qu'il sache pour l'intelligence de ce qui se passe, ne peut porter sa vue plus loin. Incertain de ce qui résultera de tant d'événemens, et sans avoir le loisir de s'abandonner à des conjectures inutiles, il ne peut comprendre quel en sera le dénouement; et, quoique prévenu de l'habileté de l'Auteur, il craint toujours qu'il ne puisse sortir de l'embarras multiplié où il s'est engagé. Cette attention continuelle qu'on est obligé d'avoir, si l'on ne veut pas perdre la suite de cette Tragédie, empêche, malgré l'art du Poëte, qu'on puisse en remarquer toutes les beautés dans une premiere représentation. »

« Ce qui a le plus nui parmi nous aux Pieces d'intrigues, dit Fontenelle, (Réflexions sur la Poétique, Paragraphe trentieme) c'est que nous en avons vu d'aussi diversifiées, et, en même tems, de moins embarrassées. Comparez Héraclius et Horace : il y a dans l'un et dans l'autre beaucoup de diversité et d'événemens; à peine les personnages sont-ils deux scenes dans la même

situation : tout est toujours en mouvement. Mais comment parvient-on à tout le jeu d'Héraclius ? par une longue suite d'histoire de choses passées avant la Piece ; histoire assez difficile à bien retenir et toujours un peu obscure, quoique démêlée avec un art merveilleux. Au contraire, tous les divers événemens d'Horace naissent les uns des autres facilement et sous les yeux du Spectateur. Héraclius est à l'Espagnole, trop intrigué, trop embarrassé, fatigant ; Horace est, si je l'ose dire, à la Françoise, très-diversifié, sans nul embarras. »

« L'exposition trop compliquée répand son obscurité sur tout l'Ouvrage. Il faut le voir ou le lire plus d'une fois pour le bien saisir. Mais alors que de beautés n'y découvre-t-on pas ! que d'invention dans la conduite ! que d'heureux détails ! que de situations encore plus heureuses ! L'intrigue de cette Piece est un effort digne de tout le génie de Corneille ; et peut-être lui seul étoit-il capable d'un tel effort. Rien n'est comparable à la situation de Phocas, réduit à choisir entre Héraclius et son fils, et à frapper l'un des deux, sans connoître ni l'un, ni l'autre. Il

est d'ailleurs peu d'embarras mieux exprimés que le sien ; c'est ce qu'il faut lire dans la quatrieme scene du quatrieme acte. Peut être le dénouement n'est-il pas assez préparé ; peut-être Exupere, à qui seul on en est redevable, est-il un personnage trop subalterne. » Dictionnaire Dramatique, tome second, page 30.

« L'Abbé Pellegrin disoit qu'Héraclius étoit le désespoir de tous les Auteurs Tragiques ; et Despréaux appelloit cette Tragédie un Logogryphe. Ce fut elle qu'il eut en vue, lorsqu'il dît, dans le troisieme Chant de son Art Poétique :

« Je me ris d'un Auteur qui, lent à s'exprimer,
» De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
» Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
» D'un divertissement me fait une fatigue. »

« On a poussé la plaisanterie jusqu'à dire que Corneille, assistant à la reprise de cet Ouvrage, quelques années après qu'il l'eut composé, n'y entendit rien lui-même. » Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 422.

HÉRACLIUS,

EMPEREUR

D'ORIENT,

TRAGÉDIE,

Représentée en 1647.

PERSONNAGES.

PHOCAS, Empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, Fils de l'Empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, Amant d'Eudoxe.

MARTIAN, Fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, Amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, Fille de l'Empereur Maurice, Maîtresse de Martian.

LÉONTINE, Dame de Constantinople, autrefois Gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, Fille de Léontine, et Maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, Gendre de Phocas.

EXUPERE, Patricien de Constantinople.

AMINTAS, Ami d'Exupere.

UN PAGE de Léontine.

La Scene est à Constantinople.

HÉRACLIUS, EMPEREUR D'ORIENT, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

CRISPE, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne ;
Et celui dont le Ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
Qui croit les posséder les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Sur-tout qui, comme moi, d'une obscure naissance,

Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'Empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis et conservé;
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes,
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup, et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres,
Et j'ai mis au tombeau pour regner sans effroi
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'Empereur Maurice,
Ses cinq fils, à ses yeux, envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instrumens.
On en fait revivre un au bout de vingt années,
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées,
Et le Peuple amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit;
Impatient déja de se laisser séduire
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zele charmé.
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer,
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort est trop certaine et fut trop remarquable

Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
  Il n'avoit que six mois, et lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang;
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame,
Fut aussi-tôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que, sans Léontine, on l'eût long-tems cherché.
Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui, d'âge presque égal,
Etoit resté sans mere en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît, et le Peuple est crédule;
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
  Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, Seigneur, réserver une fille,
Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce Prince destiné pour regner après vous.
Le Peuple en sa personne aime encore et révere
Et son pere Maurice et son ayeul Tibere,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frere,
S'il voit monter la sœur dans le trône du pere.
Mais pressez cet hymen. Le Prince, aux champs de Mars
Chaque jour, chaque instant s'offre à mille hasards,
Et n'eût été Léonce, en la derniere guerre,
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre,

Puisque sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeuroit ou mort, ou prisonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si, pour en voir l'effet, tout me devient contraire?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort,
Et les aversions entre eux deux mutuelles,
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La Princesse, sur-tout, frémit à mon aspect,
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance
L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
Sa mere, que long-tems je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite, et ce que je vois suivre,
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur; et qui les flatte endurcit leurs mépris,
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par-là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, Madame, il est tems de vous rendre;
Le besoin de l'État défend de plus attendre:
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime,
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime:
Je vous les offre encore, après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je me veux satisfaire,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en pere,
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté
J'ai voulu me défendre avec civilité;
Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,

Que je me montre entiere à l'injuste fureur,
Et parle à mon Tyran en fille d'Empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie et fille de Maurice,
Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre,
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre,
Et, puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen, que tu m'oses prescrire,
Porte dans ta maison les titres de l'Empire,
Et de cruel Tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai Monarque et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée:
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié
Vint de ta politique et non de ta pitié;
Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve,
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve,
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir,
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre;
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre.
Je sais qu'il m'appartient, ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds;

Mais comme il est encor teint du sang de mon pere,
S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire,
Et ta mort que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être;
Qu'un autre t'aime en pere ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc,
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colere à te prêter silence,
Pour voir à quel excès iroit ton insolence.
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton pere,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire;
Depuis vingt ans je regne, et je regne sans toi,
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race;
L'armée a ses raisons pour remplir cette place;
Son choix en est le titre, et tel est notre sort,
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice:
J'en vis avec regret le triste sacrifice;
Au repos de l'État il fallut l'accorder:
Mon cœur qui résistoit fut contraint de céder.
Mais pour remettre un jour l'Empire en sa famille,
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
Et, sans avoir besoin de titre, ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux,
D'être juste Seigneur du bien de mes ayeux !
Lui qui n'a pour l'Empire autre droit que ses crimes !
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat,
En imputant leur perte au repos de l'État !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse;
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurperent le droit de ces élections,
L'Empire étoit chez nous un bien héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibere,
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin,
Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue....

PHOCAS.

Eh ! bien, si tu le veux, je te le restitue
Cet Empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends et te fais des caresses,
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra, sous quelqu'autre couleur,
Autoriser ta haine et flatter ta douleur;
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage,
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils ? Étoit-il au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?

Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire,
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'Empire?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli,
Et voit-on sous le Ciel Prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime....

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime.
Comme ma haine est juste et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands États;
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne,
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que, s'en voyant indigne, il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus,
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un pere si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable,
Et cette grandeur même où tu veux le porter,
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entiere,
Quand tu ne m'as laissé pere, mere, ni frere,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'assure par-là leur trône au meurtrier!
Non, non, si tu me crois le cœur si magnanime,
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présens, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise, et si tu crains qu'il te fût trop infâme

De remettre l'Empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé ;
Le Ciel me rend un frere à ta rage échappé :
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître,
Tyran ! descends du trône, et fais place à ton maître.

PHOCAS.

A ce conte, arrogante ! un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance !
Ce bruit s'est fait déja digne de ta croyance ;
Mais....

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux : pour t'assurer ce rang,
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
Mais la soif de ta perte, en cette conjoncture,
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler ;
Et cette ressemblance où son courage aspire,
Mérite mieux que toi de gouverner l'Empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frere et pour mon Empereur,
Et dedans son parti jetter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi,
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice !
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;

Ma

Ma patience a fait par-delà son pouvoir :
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espere en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits,
Dans ton ame à ton gré change ma destinée ;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort,
A qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis si tu veux encor que ton cœur la souhaite.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, CRISPE.

(*Dans cette Scene et la suivante, Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connoît, mais Martian ne se connoît pas.*)

PHOCAS, *à Héraclius.*

APPROCHE, Martian, que je te le répete.
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du pere et du fils :
Elle-même a semé cette erreur populaire,
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frere ;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir ou t'épouser.

HÉRACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colere.

HÉRACLIUS.

Dussai-je mal user de cet amour de pere,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort,
Pour vous dire, Seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance.
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous:
J'ai du cœur, et tiendrois l'Empire même infâme,
S'il falloit l'obtenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Eh! bien, elle mourra, tu n'en as pas besoin.

HÉRACLIUS.

De vous-même, Seigneur, daignez mieux prendre soin:
Le peuple aime Maurice; en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius, à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette,
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil....

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il faut me défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié....

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir le foudre
Que Dieu tient déja prêt à le réduire en poudre,
Et ma mort en servant de comble à tant d'horreurs....

PHOCAS.

Par ses remercîmens juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive,
Sinon, j'en jure encore et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

(*Phocas et Crispe sortent.*)

SCENE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN.

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace,
J'espere en votre cœur surprendre quelque place;
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, Madame, attendent l'un et l'autre:
Ma foi m'engage ailleurs aussi-bien que la vôtre;
Vous aurez en Léonce un digne possesseur;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore et vous l'aimez de même;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime.
Léontine leur mere est propice à nos vœux,
Et, quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné:
Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné;
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.
Mais à d'autres pensers il me faut recourir:
Il n'est plus tems d'aimer alors qu'il faut mourir;
Et quand à ce départ une ame se prépare...

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare ;
Pardonnez-moi ce mot : pour vous servir d'appui,
J'ai peine à reconnoître encore un pere en lui.
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie :
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où, pour me secourir,
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah ! mon Prince !... Ah ! Madame ! il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.
Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié !
Que la vertu du fils, si pleine et si sincere,
Vainque la juste horreur que vous avez du pere ;
Et, pour mon intérêt n'exposez pas tous deux. . .

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, et qu'est-ce que tu veux ?
Tu m'as sauvé la vie, et, pour reconnoissance,
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense !
Et, ministre insolent d'un Prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux !
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la Princesse, odieux à moi-même !

Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois !
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois...
Son bonheur est le mien, Madame; et je vous donne,
Léonce et Martian en la même personne :
C'est Martian en lui que vous favorisez.
Opposons la constance aux périls opposés.
Je vais près de Phocas essayer la priere,
Et si je n'en obtiens la grace toute entiere,
Malgré le nom de pere et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;
Et puisse, si le Ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner !....
Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCENE V.

PULCHÉRIE, MARTIAN.

PULCHÉRIE.

Adieu, Prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre pere !... Ah ! Phocas ! ah ! Tyran !
Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?....
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.

Tu t'es fait des amis ; je sais des mécontens.
Le peuple est ébranlé : ne perdons point de tems ;
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour ôtage en ses mains ce tigre a votre vie,
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe, à tout oser le péril doit contraindre !
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voila ce que j'ai craint de son ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé :
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé.
Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle,
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par-là qu'il est su, c'est par-là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'est par-là qu'un Tyran, plus instruit que troublé,
De l'ennemi secret qui l'auroit accablé,
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,
Et se sacrifiera pour nouvelles victimes,
Ce Prince dans son sein pour son fils élevé,

Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mere,
Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison;
Car c'en est une enfin bien digne de supplice,
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous?
Est-ce le Prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le Prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme.
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce Prince au trépas,
Ni comme, après du sien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce Prince à son Tyran,
En sorte que le sien passe ici pour mon frere,
Cependant que de l'autre il croit être le pere,
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que, sous ce nom, il aime Héraclius.
On diroit tout cela, si, par quelque imprudence,
Il m'étoit échappé d'en faire confidence.
Mais, pour toute nouvelle, on dit qu'il est vivant;
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues,

Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;
Et j'en sais tel qui croit, dans sa simplicité,
Que pour punir Phocas, Dieu l'a ressuscité....
Mais le voici.

SCENE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus tems de taire
D'un si profond secret le dangereux mystere.
Le Tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste et le péril trop grand.
Non que de ma naissance il fasse conjecture ;
Au contraire, il prend tout pour grossiere imposture,
Et me connoît si peu que, pour la renverser,
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
Je suis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un Prince si chéri,
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, et moi par connoissance ;
Lui qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie, au refus obstinée,

Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort :
Pour éviter l'inceste elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas tems de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon Tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon pere un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort ou l'inceste,
Je rends graces, Seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre;
Et, puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce Tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuilliez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du Tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par-là son juste châtiment ;
Que par un si grand bruit, semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,

Et presse Héraclius de se faire connoître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend :
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend,
Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône à Phocas sous ce titre arraché,
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas tems, Madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'Empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déja pris,
Pour me joindre au Tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace ;
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important :
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous, depuis votre naissance,
Semble digne, Seigneur, de cette confiance ;
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes desseins auront un plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice ;
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice :
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
Vous regnerez par moi, si par moi vous vivez ;
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs !
La mort de ce Tyran, quoique trop légitime,

Aura

Aura dedans vos mains, l'image d'un grand crime :
Le Peuple, pour miracle, osera maintenir
Que le Ciel, par son fils, l'aura voulu punir,
Et sa haine, obstinée après cette chimere,
Vous croira parricide en vengeant votre pere.
La vérité n'aura ni le nom, ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait,
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire,
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parens....

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, Madame, et je me rends.
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat,
Si, sans votre congé, j'osois en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passeroit pour un songe, ou pour une imposture.
Je dirai plus, l'Empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonçe mort tout entier je le doi ;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frere.
Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination :
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmerent,
Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumerent ;
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
Acheverent sur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chere Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'Empire ;

Je ne me suis voulu jeter dans le hasard,
Que par la seule soif de vous en faire part:
C'étoit-là tout mon but. Pour éviter l'inceste,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste;
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu:
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens et du tems de le prendre;
Quand vous voudrez regner, faites-m'en possesseur.
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, Seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen, ni la mort.

(*Héraclius sort.*)

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise:
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Notre vrai Martian adore la Princesse;
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse,

Faisons que son amour nous venge de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si je pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir :
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah ! Madame !

LÉONTINE.

Ce mot déja vous intimide !
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir :
C'est par-là qu'un Tyran est digne de périr;
Et le courroux du Ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide, au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter :
Phocas le commettra, s'il le peut éviter,
Et nous immolerons au sang de votre frere,
Le pere par le fils, ou le fils par le pere.
L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux;
Sauvons Héraclius, au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel pere;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire,
Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusques-là de son aveuglement?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un Tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence;
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

SCENE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

EXUPERE, Madame, est là qui vous demande.

LÉONTINE.

Exupere !... A ce nom que ma surprise est grande !....
(*Le Page sort.*)
Qu'il entre... A quel dessein vient-il parler à moi,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son pere,
Et sa venue ici cache quelque mystere :
Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.

SCENE V.

EXUPERE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPÉRE.

MADAME, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Eh bien !

EUDOXE.

Si...

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

(*A Exupere.*)

Taisez-vous... Depuis quand?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LÉONTINE.

Et déja l'Empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le Tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, Madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah! quittez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait;
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet;
Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon pere?
Vous en devez connoître encor le caractere?

LÉONTINE, *lisant.*

« Léontine a trompé Phocas ;
» Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,
» Dérobe à sa fureur l'héritier de l'Empire.
» O vous qui me restez de fideles sujets,
» Honorez son grand zele, appuyez ses projets,
» Sous le nom de Léonce Héraclius respire !

MAURICE.

(*Elle rend le Billet à Exupere.*)

(*A Martian.*)

Seigneur, il vous dit vrai. Vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance :
Mon zele y répondit par-delà sa croyance.
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis ;
Mais enfin, toute prête à me voir découverte,
Ce zele sur mon sang détourna votre perte.
J'allai, pour vous sauver, vous offrir à Phocas ;
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas.
La généreuse ardeur de sujette fidelle
Me rendit pour mon Prince à moi-même cruelle ;
Mon fils fut pour mourir le fils de l'Empereur :
J'éblouis le Tyran, je trompai sa fureur ;
Léonce au lieu de vous lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

Ah ! pardonnez, de grace ! il m'échappe sans crime ;
J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir :
Ce n'est pas trop, Seigneur, pour un tel souvenir.
A cet illustre effort par mon devoir réduite,

J'ai dompté la nature et ne l'ai pas détruite.
Phocas, rempli de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune,
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer,
Et j'attendois, Seigneur, à vous le déclarer
Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion, pareille à ce grand bruit,
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit;
Car comme j'ignorois que notre grand Monarque
En eût pu rien savoir ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret, n'étant su que de moi,
Sous un Tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPERE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce Prince vit l'échange et l'alloit empêcher;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher:
La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
Maurice à quelque espoir se laissant lors flatter,
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, Madame, et naguere, en mourant,
Il remit ce dépôt à son plus cher parent;
Et m'ayant tout conté : « Tiens, dit-il, Exupere,
» Sers ton Prince, et venge ton Pere. »

Armé d'un tel secret, Seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir.
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître;
Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du Tyran les secrets ennemis;
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom sans savoir davantage,
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autre que les deux qui vous parloient là-bas
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle;
C'est à vous de répondre à ce généreux zele.
Le peuple est mutiné, nos amis assemblés,
Le Tyran effrayé, ses confidens troublés,
Donnez l'aveu du Prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN.

Surpris des nouveautés d'un tel événement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sais ce que je dois, Madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins;
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le savez; et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une Maîtresse en gagnant un Empire:
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire;
Et de mille pensers mon esprit agité

Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est tems d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à votre illustre bande....
Allez, brave Exupere, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire;
Sur-tout sauvons le fils en immolant le pere:
Il n'eut rien du Tyran qu'un peu de mauvais sang,
Dont la derniere guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, Seigneur, entiere obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du Prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'Empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux

Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous ;
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-mêmes vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste ?

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste,
Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas,
Ayant d'autres desseins ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, Seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du Tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine ;
J'ai vu dans votre amour une source de haine,
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, Seigneur, et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie....

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que le Tyran témoigne en souhaiter.
Son amour qui pour moi résiste à sa colere,
N'y résistera plus quand je serai son frere ;
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux ?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, et que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée,

J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de Conjurés,
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du Tyran n'approche la personne;
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'État
Par l'infâme succès d'un lâche assassinat:
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée,
Et trouver à l'Empire un chemin glorieux,
Pour venger mes parens d'un bras victorieux.
C'est dont je vais résoudre avec cette Princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse.
Vous, avec votre Eudoxe....

LÉONTINE.

Ah! Seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés;
Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux, ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire:
Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire;
Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès.
Il semble qu'un démon, funeste à sa conduite,
Des beaux commencemens empoisonne la suite.
Ce billet dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé,
Il arme puissamment le fils contre le pere;
Mais comme il a levé le bras en qui j'espere,
Sur le point de frapper, je vois, avec regret,
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe et ne peut le séduire:
Il sauve, en reculant, ce qu'il croit mieux détruire;
Il doute, et du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins, vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit et de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du Prince Héraclius les droits avec le nom;
Ce Billet confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.

Si

Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire,
Aux mains de son vrai maître il remette l'Empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.
N'ai-je pas déja dit que j'y saurai pourvoir?
Tâchons, sans plus tarder, à revoir Exupere,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, Madame, (car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur)
Quand, malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité,
Et dans ses mouvemens pour secrete réponse,
Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même, assez souvent, j'ai senti dans mon ame,
Ma naissance, en secret, me reprocher ma flamme;
Mais quoi! l'Impératrice, à qui je dois le jour,
Avoit innocemment fait naître cet amour.
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs:

« Le Tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
» Ma fille ; et sa fureur à son fils vous destine,
» Mais prenez un époux des mains de Léontine :
» Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frere,
J'en tins le bruit pour faux ; elle me devint chere,
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre expliquant tout de vous.
J'opposois de la sorte à ma fiere naissance,
Les favorables loix de mon obéissance,
Et je m'imputois même à trop de vanité,
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant Patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne,
Et je me laissois dire, en mes douces erreurs :
« C'est de pareils héros qu'on fait les Empereurs ;
» Tu peux bien, sans rougir, aimer un grand courage
» A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutois, sans dédain, ce qui m'autorisoit :
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit ;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah ! ma sœur, (puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi)
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mene !
C'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine ;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié,

Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre !
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux,
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être ;
Ah ! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces :
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces ;
Et la haine, à mon gré, les fait plus doucement,
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ai senti, comme vous, une douleur bien vive,
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive ;
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir,
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée,
Mon ame l'a reçu, sans en être accablée ;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frere,
L'un ne me peut toucher, ni l'autre me déplaire ;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés et le Tyran puni.

Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Regnez sur votre cœur avant que sur Byzance ;
Et, domptant comme moi ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah ! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'Empereur dès le berceau nourrie,
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner,
Comment dessus vous-même il vous falloit régner ;
Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus,
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévere :
C'est Léonce qui parle et non pas votre frere ;
Mais si l'un parle mal ; l'autre va bien agir,
Et l'un, ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des Conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
Et tient que pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une priere ?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entiere.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'Empire en la main d'un époux,
Épousez Martian comme un autre moi-même ;
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant ;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame,
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.

Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon Empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chere;
Mais purgez sa vertu des crimes de son pere,
Et donnez à mes feux pour légitime objet,
Dans le fils du Tyran, votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais, enfin, s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée, et d'ailleurs nos amis
Au Tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre:
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel pere au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupere,
Dans un sang odieux respecte mon beau-frere,
Et donnez au Tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques momens de joie, afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces momens, unie à sa famille,
Il deviendra mon pere, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, fidélité:
Ma haine n'aura plus d'impétuosité,
Et tous mes vœux pour vous seront mous et timides,
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'Empire?

Ah ! combien ces momens de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités !
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse ;
Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse :
La mienne a plus de force et les yeux mieux ouverts ;
Et se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le Tyran n'aura droit de me traiter de pere !
Je ne refuse au fils ni mon cœur, ni ma foi.
Vous l'aimez : je l'estime ; il est digne de moi.
Tout son crime est un pere à qui le sang l'attache ;
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache,
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifiera mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du Tyran signez cet hyménée....
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

MARTIAN.

Je suis trahi, Madame ; Exupere le suit.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

QUEL est votre entretien avec cette Princesse ?
Des noces que je veux ?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il sera son époux ; elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je sers mon Empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera, tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace ! éclaircissez ce que je vous propose :
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez ;
Dites Héraclius. Il n'est plus de Léonce,
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre, après ton vain effort,
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort !

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parens,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des Tyrans.
Quiconque pour l'Empire eût la gloire de naître,
Renonce à cet honneur, s'il peut souffrir un maître:
Hors le trône, ou la mort, il doit tout dédaigner;
C'est un lâche s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce:
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon sujet, meilleur Prince, et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née;
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée,
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice.
Héraclius n'eut point de part à ce service;
J'en ai payé Léonce à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais sous des noms divers, à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le pere;
Et, se désavouant d'un aveugle secours,
Si-tôt qu'il se connoît, il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie, et je me dois justice:
Léonce est effacé par le fils de Maurice;
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un Tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance,
Et suis trop au-dessus de cette indignité,
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie,
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?
Héraclius vivroit pour te faire la cour!
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible :
Ta vie avec la sienne est trop incompatible ;
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappellé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en Monarque,
Que de vivre en éclat, sans en porter la marque ;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine....
Faites-le retirer en la chambre prochaine,

Crispe, et qu'on me l'y garde, attendant que mon
choix
Pour punir son forfait vous donne d'autres loix.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, Madame, adieu. Je n'ai pu davantage;
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage :
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

(Il sort avec Crispe.)

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espere pas désormais me fléchir :
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre;
Ce frere et ton espoir vont entrer au cercueil !
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHÉRIE.

Moi pleurer ! moi gémir ? Tyran ! j'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entiere,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner,
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.

Sa vertu jusqu'au bout ne s'est pas démentie :
Il n'a point pris le Ciel, ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups ;
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître ;
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goûtois cette joie, en un sort si contraire:
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frere ;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frere et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée ;
Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiser le pere offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frere à ce prix !

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses,
Mon ame ose descendre à de telles bassesses ?
Prends mon sang pour le sien ; mais s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur.

PHOCAS.

Eh ! bien, il va périr, ta haine en est complice.

PULCHÉRIE.

Et je verrai du Ciel bientôt choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains :
Il veut frapper le coup sans notre ministere.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frere,

Les

Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'État, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
Avoit des généreux autres que Léontine;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais vu la Cour, ni l'Empereur.
Crains, Tyran! crains encor: tous ses quatre peut-être,
L'un après l'autre, enfin, se vont faire paroître;
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même, à leur défaut, je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'ÉCOUTE avec plaisir ces menaces frivoles,
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles,
Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.

Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine,
Vous qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fideles à demi;
Résolvez avec moi des moyens de sa perte:
La ferons-nous secrete, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce Prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obtinés mutins ne le croiront jamais;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux et pour un artifice.
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,

Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise, en mourant, à ce peuple confus,
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue, et déja je destine
A ce même échafaud l'infâme Léontine.
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'osera, Seigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la premiere épouvante.
Le seul bruit de ce Prince au palais arrêté,
Dispersera soudain chacun de son côté;
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le tems de se remettre et de se réunir:
Envoyez des soldats à chaque coin des rues,
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues,
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire;
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout:
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupere, allez, je m'abandonne

Aux fideles conseils que votre ardeur me donne ;
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire,
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
Allez de votre part assembler vos amis,
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront eux et vous les maîtres de l'Empire.

(*Il sort.*)

SCENE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous ;
L'heur de notre destin va faire des jaloux.

AMINTAS.

Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître ?

EXUPERE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur :
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur ;
Mais bientôt par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connois mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, cher Eudoxe, et non pas votre mere :
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupere ;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr !
Vous pour qui son amour a forcé la nature !

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort,
Abuser d'un billet que le hasard lui donne,
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi,

De regner en ma place, ou de périr pour moi;
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que sur-tout alors il lui falloit céler?
Quand Martian par-là n'eût pas connu son pere,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupere;
Elle en doutoit, Seigneur, et par l'événement
Vous voyez que son zele en doutoit justement.
Sure en soi des moyens de vous rendre l'Empire,
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?...
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort d'Exupere ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose,
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que m'offrant pour toi je mourrai généreux.

EUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin et donner votre vie!

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour,
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,

Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
S'il s'agissoit ici de le faire Empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur;
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son pere à mes yeux au lieu de moi l'immole!
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort!
Vivre par son supplice, et regner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, Seigneur, ce que je vous demande!
De cette lâcheté l'infamie est trop grande:
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mere,
Garantissez le fils par la perte du pere,
Et, prenant à l'Empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HÉRACLIUS.

Il n'est plus tems, Madame, un autre a pris ma place;
Sa prison a rendu le peuple tout de glace.
Déja, préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus;
Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
Le Tyran tient déja Martian en ses mains:
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver,
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.
N'en parlons plus; en vain votre amour me retarde,

Le sort d'Héraclius tout entier me regarde,
Soit qu'il faille regner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir...
Mais voici le Tyran et son traître Exupere.

SCENE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, Troupe de Gardes.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses Gardes.*

Qu'on la tienne en lieu sûr, en attendant sa mere.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part ?...

PHOCAS.

Nous verrons à loisir :
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, *s'en allant.*

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS, *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'Empire.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, Gardes.

PHOCAS, *à Héraclius.*

SES pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié.
Mais je veux que toi-même ayant bien vu son crime,
Tienne ton zele injuste et sa mort légitime...
(*Aux Gardes.*)
Qu'on le fasse venir.... Pour en tirer l'aveu,
Il ne sera besoin ni du fer, ni du feu;
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire....
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mere a plus fait contre votre service,
Que ne sait Exupere et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide! Ce jour lui sera le dernier.
Parle.

HÉRACLIUS.

J'acheverai devant le prisonnier.

Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici; mais sur-tout ne me dis rien pour lui.

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, Gardes.

HÉRACLIUS.

JE sais qu'en ma priere il auroit peu d'appui,
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis :
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.
Voilà tout mon souhait et toute ma priere.
M'en refuserez-vous?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiere:
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah! Prince, j'y courois sans me plaindre du sort :
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche;
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas...

Ecoute, pere aveugle... Et toi, Prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule...
Phocas, connois ton sang et tes vrais ennemis :
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous ?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire,
Que deux fois Léontine osa tromper ton pere;
Et, semant de nos noms un insensible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche ! tu n'as qu'à lire :
« Sous le nom de Léonce, Héraclius respire. »
Tu fais, après cela, des contes superflus.

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, Seigneur, il ne l'est plus.
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être,
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine, étant dans le château,
Reine de nos destins et de notre berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
Prit Martian pour elle et me mit en sa place.
Ce zele en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien,
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance,

Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit ;
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécumes tous deux, sous le nom l'un de l'autre :
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre ;
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel,
Pour remonter, sans meurtre, au trône paternel.
Mais, voyant cette erreur fatale à cette vie,
Sans qui déja la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, Seigneur, coupable infiniment,
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime :
Conservez votre haine et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis ;
Perdez Héraclius et sauvez votre fils.

MARTIAN, *à Phocas.*

Admire de quel fils le Ciel t'a fait le pere,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran ! et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité....

(*A Héraclius.*).

C'est trop, Prince, c'est trop pour ce petit service,
Dont honora mon bras ma fortune propice :
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas,
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas !
Ah ! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!...
Lequel croire, Exupere, et lequel démentir?
Tombai-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPERE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu les changer et ne les changer pas;
Et, plus que vous, Seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis:
Vous voyez quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejetter l'hymen de la Princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah! Ciel! quelle est sa ruse?
Martian aime Eudoxe, et sa mere l'abuse!
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce Prince à sa fille elle assure les vœux,

Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'Empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis;
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS, *à Exupere.*

La méchante l'abuse aussi-bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagême.

EXUPERE.

Et que la mere a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers! que de soucis flottans!

EXUPERE.

Je vous en tirerai, Seigneur, dans peu de tems.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

EXUPERE.

Oui, si nous connoissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter, après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HÉRACLIUS, *à Martian.*

Ami, rends-moi mon nom, la faveur n'est pas grande,
Ce n'est que pour mourir que je te le demande;

Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon Tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort:
Dedans Héraclius il a gloire solide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure, illustre ou criminel,
Couvert ou de louange ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'Empire un assassin d'un pere.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable, et, sans plus disputer,
Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quitter:
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice;
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice.
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature, en secret, auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer; mais on m'a retenu,
Et, dedans mon péril, Léontine timide....

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux.
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu, dont elle t'a séduit,
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit,
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils,
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis!
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi; mon bonheur me le livre:
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver;
Je sais que je le vois et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée,
L'assassin, sous cette ombre, échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur....
Martian.... A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis:
Je tiens mon ennemi; mais je n'ai plus de fils....
Que veux-tu donc, nature! et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encoro être pere?

De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connoître.....
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?...
O malheureux Phocas !.... O trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi !
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfere à sa vie !

SCENE V.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LÉONTINE, Gardes.

CRISPE, *à Phocas.*

Seigneur, ma diligence enfin a réussi,
J'ai trouvé Léontine, et je l'amene ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse !

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, Madame ;
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi ! Seigneur ?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infâme !

Qui des deux est mon fils ?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter ?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter.
Il en croit ce billet et votre témoignage ;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire :
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire ?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des tems si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE, *montrant les deux Princes.*

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui ;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre ton Empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,

Sans être ni Tyran, ni pere qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine, ou si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerai, quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique,
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate! tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adoroit!
Rends-moi mon fils, ingrate!

LÉONTINE.

Il m'en désavoueroit;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un Tyran que j'ai fait ce Héros;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature!
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits,
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits:

SCENE VI.

EXUPERE, LEONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. Il est juste, Madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame.
C'est passer trop long-tems pour traître auprès de vous:
Vous haïssez Phocas; nous le haïssons tous.

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colere,
Que lui vendre ton Prince et le sang de ton pere.

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, et je suis en effet...

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie!

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos Conjurés;
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance,
Et, nous en croyant tous dans notre ame indigné
Le Tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé;
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé.
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes ?
Pouvions-nous mieux, sans bruit, nous approcher de lui?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui:
Il me parle, il m'écoute, il me croit, et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagême.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du Prince Héraclius faire le châtiment,
Que sa milice éparse à chaque coin des rues
A laissé du palais les portes presque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tout prêts: c'en est fait, il est mort,
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites-moi connoître qui je sers,
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'Empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité ?
Va, d'un piége si lourd l'appas est inutile,
Traître! et si tu n'as pas de ruse plus subtile...

EXUPERE.

Je vous dis vrai, Madame, et vous dirai de plus...

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus :
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Eh bien ! demeurez donc dans votre défiance ;
Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien :
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire :
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis ;
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HÉRACLIUS, *seul.*

Quelle confusion étrange
De deux Princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un pere ne sait où se prendre,
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise, ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort ;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort,
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier Tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse,

Que

Que mon cœur s'en laisse alarmer.
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien;
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne et trouble ma colere,
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de pere
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître,
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un Prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle;
Et, redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCENE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O Ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ?

PULCHÉRIE.

Le Tyran qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

PULCHÉRIE.

Il le pense, Seigneur ; et ce brutal espere,
Mieux qu'il ne trouve un fils, que je découvre un frere ;
Comme si j'étois fille à ne lui rien céler
De tout ce que le sang pourroit me révéler.

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il, par un trait de lumiere fidele,
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révele.
Aidez-moi cependant, Madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser.

PULCHÉRIE.

Ah ! Prince, il ne faut point d'assurance plus claire ;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frere :
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, Madame ? Ah ! je m'y suis offert.

Qu'il me traite en Tyran, qu'il m'envoie au supplice :
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice ;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en pere, il me flatte, il m'embrasse ;
Je n'en puis arracher une seule menace :
J'ai beau faire et beau dire, afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moi comme fils toujours il me regarde ;
Au lieu d'être en prison je n'ai pas même un garde.
Je ne sais qui je suis et crains de le savoir :
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir.
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance ;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance,
Et mon cœur indigné d'une telle amitié,
En frémit de colere et tremble de pitié.
De tous ses mouvemens mon esprit se défie :
Il condamne aussi-tôt tout ce qu'il justifie ;
La colere, l'amour, la haine et le respect
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout, et, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frere en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah ! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez !
Celui qui comme vous prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
Comme vous on le flatte ; il y sait résister :
Rien ne le touche assez pour le faire douter,

Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connoissez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un Tyran.
La générosité suit la belle naissance,
La pitié l'accompagne et la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi:
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute, et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte:
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le plus éclairé sur de telles matieres,
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres;
Et, comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma premiere idée,
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux,

Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénere.
Vous le devez haïr, et fût-il votre pere,
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins Tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que votre devoir, par-là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez; mais haïssez, et quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute.
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frere, et l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espere encor pourtant: on murmure, on menace.
Un tumulte, dit-on, s'éleve dans la place:
Exupere est allé fondre sur ces mutins;
Et peut-être de-là dépendent nos destins....
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, Gardes.

PHOCAS.

Eh ! bien, se rendra-t-il, Madame ?

PULCHÉRIE.

Quelqu'effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis :
Je trouve trop d'un frere, et vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le Ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte :
Ce frere qu'il me rend seroit déja perdu,
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre :
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre;
Mais je veux le connoître, et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils....

(*à Héraclius.*)

Pour la derniere fois, ingrat ! je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature,
Et je n'ai point pour lui ces doux empressemens,
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.

En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé.
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnoissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel! et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chere!
Je t'adopte pour fils; accepte-moi pour pere:
Fais vivre Héraclius, sous l'un ou l'autre sort,
Pour moi, pour toi, pour lui fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flatter?
Toutes les fois, Tyran! qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,

On cherche de la gloire et non de l'infamie ;
Et ce seroit un monstre horrible à vos États
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites;
Ce n'est que contre lui, lache ! que tu m'irrites :
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang,
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie,
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie....
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux....
Et sois, après sa mort, mon fils, si tu le veux.

HÉRACLIUS, *aux soldats.*

Perfides ! arrêtez.

MARTIAN.

Ah ! que voulez-vous faire,
Prince ?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du pere.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux :
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son Empire.
Le Ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

PHOCAS.

C'est trop perdre de tems à souffrir ces discours,
Dépêche Octavian.

HÉRACLIUS, *à Octavian.*

Je suis.... N'attente rien, barbare!

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur.....

PHOCAS, *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.
(*à Octavian.*)
Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête! je suis...... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Acheve, ou....

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, Seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, et sincere,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai pere.
J'accepte en sa faveur ses parens pour les miens;
Mais sachez que vos jours me répondront des siens.
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et, de quelque façon que le courroux des Cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,

Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon pere,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colere.

PHOCAS.

Ne crains rien, de tous deux je ferai mon appui:
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui.
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'Empire.
J'ai retrouvé mon fils; mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet:
Ne laisse plus de place à la supercherie;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déja tu t'en dédis?

PULCHÉRIE.

Qui te donne, Tyran! une attente si vaine?
Quoi! son consentement étoufferoit ma haine?
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer?
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger?
Je pourrois épouser ou ton fils ou mon frere?

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, Gardes.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupere :
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins ;
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins.
Il a fait prisonnier leur chef qu'il vous amene.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

(*Crispe sort.*)

SCENE V.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN, Gardes.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Toi, cependant, ingrat ! sois mon fils si tu veux ;
En l'état où je suis je n'ai plus lieu de feindre :
Les mutins sont domptés et je cesse de craindre...

(*A Pulchérie.*)

Je vous laisse tous trois.... Use bien du moment

Que je prends pour en faire un juste châtiment;
Et si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure.
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront et mon amour pour gêne....
Toi....

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir! Jusques-là je pourrois te chérir!
N'espere pas de moi cette faveur suprême,
Et pense.....

PULCHÉRIE.

A quoi? Tyran!

PHOCAS.

A m'épouser moi-même,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice!

PHOCAS.

Il est grand pour toi; mais il t'est dû:
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colere.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frere;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

(*Phocas sort avec sa suite.*)

SCENE VI.

SCENE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche ! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame !
Mais tel est d'un Tyran le naturel infâme,
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint;
S'il ne craint il opprime, et s'il n'opprime il craint;
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse;
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse.
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.....
Mes freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours ?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire,
Que d'épouser le fils pour éviter le pere;
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?

Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous;
Mais, Madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du Tyran la rage forcenée,
Et vivre en frere et sœur sous un feint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté!

HÉRACLIUS.

Pour tromper un Tyran c'est générosité,
Et c'est mettre, en faveur d'un frere qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui dans leur juste haine, animés et constans,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur tems,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons; vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, Prince, à qui le Ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le Tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! Princes, votre cœur ne peut se démentir,
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil et de l'événement,
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'Empire;
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien!
L'obscure vérité, que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne;
On n'en croit pas ma mort, et je perds mon trépas,
Puisque, mourant pour lui, je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame; dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce et Martian,
Je sors d'un Empereur, d'un Tribun, d'un Tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort;

Il a fait contre vous un violent effort :
Votre malheur est grand ; mais, quoi qu'il en succede,
La mort qu'on me refuse en sera le remede,
Et moi.... Mais que nous veut ce perfide ?

SCENE VII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres,
Qu'il n'est plus de Tyran, que vous êtes les maîtres.

HÉRACLIUS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'Empire.

MARTIAN.

Et par toi ?

AMINTAS.

Non, Seigneur ;
Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misere ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru ? c'est la main d'Exupere.

MARTIAN.

Lui qui me trahissoit ?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner ;
Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois.

AMINTAS.

Admirez
Que ces prisonniers même, avec lui conjurés,
Sous cette illusion couroient à leur vengeance.
Tous, contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du Palais à son appartement.
La garde y restoit foible, et sans aucun ombrage.
Crispe même à Phocas porte notre message.
Il vient ; à ses genoux on met les prisonniers
Qui tirent, pour signal, leurs poignards les premiers.
Le reste, impatient dans sa noble colere,
Enferme la victime ; et soudain Exupere :
« Qu'on arrête, dit-il, le premier coup m'est dû.
» C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. »
Il frappe, et le Tyran tombe aussi-tôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie !

Il s'éleve un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que VIVE HÉRACLIUS !
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussi-tôt de tous côtés s'entendent ;
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
Phocas après sa mort n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupere a pris pour sa ruine !

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCENE VIII et derniere.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, Gardes.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

EST-IL donc vrai, Madame, et changeons-nous de sort ?
Amintas nous fait-il un fidele rapport ?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable,
Et d'un si grand dessein la conduite admirable.

HÉRACLIUS, *à Exupere.*

Perfide généreux ! hâte-toi d'embrasser
Deux Princes impuissans à te récompenser.

EXUPERE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace ou de l'un ou de l'autre ;
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un Tyran qui vouloit l'immoler.
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature.
Mais, Prince, votre sort n'en sera pas moins doux:
Si l'Empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le pere est mort, le fils est digne d'elle....

(*A Léontine.*)

Terminez donc, Madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider ?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander ?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice :
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'Impératrice...

(*A Pulchérie, lui donnant un Billet.*)

Vous connoissez sa main, Madame; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frere et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mere.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractere.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

PULCHÉRIE, *lisant.*

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange.
» Après avoir donné son fils au lieu du mien,
» Léontine à mes yeux, par un second échange,
» Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.

» Vous, qui pourrez douter d'un si rare service,
» Sachez qu'elle a deux fois trompé notre Tyran :
» Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
» Et le faux Martian est vrai fils de Maurice. »

CONSTANTINE.

PULCHÉRIE, *à Héraclius.*

Ah ! vous êtes mon frere.

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste...

(*A Martian.*)

Mais pardonnez, Seigneur, à mon zele parfait,
Ce que j'ai voulu faire et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie;
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour;
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce;

Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du Tyran jusqu'au nom de son fils...
(*A Eudoxe.*)
Vous, Madame, acceptez et ma main et l'Empire,
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE, *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en Prince généreux.

HÉRACLIUS, *à Exupere et à Amintas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance :
Allons lui rendre hommage; et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au Peuple qui l'attend.

FIN.

EXAMEN

D'HÉRACLIUS.

CETTE Tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, et je puis dire que c'est un heureux original, dont il s'est fait beaucoup de belles copies, si-tôt qu'il a paru. Sa conduite differe de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion, en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intéret, sans qu'il y en ait pas une de sang froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses ici dans tout le Poëme, et ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la Scene qui suit. Ainsi, dès la premiere, Phocas alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularités de sa mort, pour montrer la fausseté de ce bruit, et Crispe, son gendre, en lui proposant un remede aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce Prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans Léonce il fût demeuré sans vie au dernier combat. C'est par-là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius, qui passe

pour Martian, au vrai Martian qui passe pour Léonce, et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrieme Acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçue de sa mere, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'Empereur Maurice, son mari. Il falloit tout cela pour faire entendre la Scene qui suit, entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux, dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier Acte; et on ne les peut comprendre que par une réflexion, après que la Piece est finie, et qu'il est entiérement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Sur-tout, la maniere dont Eudoxe fait connoître au second Acte les deux échanges que sa mere a faits des deux Princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius, et d'être cause du bruit qui court, qui les met en péril de sa vie; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité, si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrieme Acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet; mais

elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle, et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumiere imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entiérement.

L'artifice de la derniere Scene de ce quatrieme Acte passe encore celui-ci. Exupere y fait connoître tout son dessein à Léontine; mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur, lui-même, en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger. Mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupere de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la Piece, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius, des deux qui prétendent l'être.

Le stratagême, avec toute son industrie, a quelque chose d'un peu délicat, et d'une nature à ne se faire qu'au Théatre, où l'auteur est maître des événemens qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile où les hommes en disposent, selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui pusse répondre du succès. Il acquiert la confiance du Tyran par-là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius,

raclius, et sa conduite au supplice; mais le contraire pouvoit arriver, et Phocas, au lieu de déférer à ses avis qui le résolvent à faire couper la tête à ce Prince en place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis, comme de gens qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un zele bien sincere à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amene les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusques-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au Théatre, parce qu'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une Piece d'invention sous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les Anciens. Les deux Electres de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entiérement inventée. L'Iphigénie *in Tauris* a la mine d'être de même nature; et l'Hélene, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troyes, et que Pâris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique, ni principale, qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici pour toute vérité historique que l'ordre de la succession des Empereurs Tibere, Maurice, Phocas et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier, pour lui en donner une plus illustre, en le

faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un Préteur d'Afrique, qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque pour faire ces échanges il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau, quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'Impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzieme année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté, dès la cinquieme; et je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du Prince qu'on vouloit lui faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice, et je l'ai trouvée assez généreuse, pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutînt mieux la dignité du Théatre. L'Empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au jugement de Dieu qui

vouloit exterminer toute sa famille ; mais quant à ce qui est de la mere, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son Prince, et comme on ne pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé, par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu, qu'à Rodogune. Tous les Poëmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer en cinq ou six heures ; mais le Poëme est si embarrassé, qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la Cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire ; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entiere intelligence.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.